

N° 37. — 30 Septembre 1921

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro
le 6^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



CLICHÉ COSMOGRAPH

LILIAN GISH

Le plus grand Film français
réalisé jusqu'à ce jour.

Le Film que le Public attend
avec impatience :

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre célèbre

d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET

Adaptation et mise en scène de M. Henri DIAMANT-BERGER

Sera édité en **UN PROLOGUE**
et **DOUZE CHAPITRES**

et publié en feuilleton

dans "COMŒDIA"

et les

Grands Quotidiens de Province

PROLOGUE

le 7 Octobre



1^{er} CHAPITRE

le 14 Octobre

PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

| ABONNEMENTS | | JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs | | ABONNEMENTS | |
|-------------------------|-----------------------------|---|---|---|------------------------|
| France | Un an 40 fr. | 3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél.: Gutenberg 32-32 | Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal) | Étranger | Un an 50 fr. |
| | Six mois 22 fr. | | | Six mois 28 fr. | |
| | Trois mois 12 fr. | | | Trois mois 15 fr. | |
| | Un mois 4 fr. | | | Un mois 5 fr. | |
| Chèque postal N° 309 08 | | | | Paiement par mandat-carte international | |

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aïe, Sandra Milowanoff, Huguette Duflos, Léon Mathot, René Cresté, Georges Biscot, France Dhélia, Paul Capellani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Relly, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé, Georges Melchior, Nadette Darson Romuald Joubé et Simone Vaudry.

JEANNE DESCLOS

Votre nom et prénom habituels ? — Jeanne Desclos.
Votre petit nom d'amitié ? — Poupee.
Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — Le mien ne me déplaît pas.
Lieu et date de naissance ? — Ceux que vous connaissez.
Quel est le premier film que vous avez tourné ? — Crépuscule d'Épouvanet.
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — Le plus avantageux pour moi.
Aimez-vous la critique ? — Quand elle me plaît.
Avez-vous des superstitions ? — Malheureusement.
Quelles sont-elles ? — Je crains de vous les passer.
Quel est votre fétiche ? — Ma petite bague en bois.
Quel est votre nombre favori ? — Le numéro un, je n'aime pas attendre.
Quelle nuance préférez-vous ? — Celle de mes yeux.
Quelle est la fleur que vous aimez ? — Celle que vous m'enverrez.
Quel est votre parfum de prédilection ? — Celui que vous aimez.
Fumez-vous ? — Non.
Aimez-vous les gourmandises ? — Une seule.
Laquelle ? — Devinez.
Votre devise ? — Sourire et laisser dire.
Quelle est votre ambition ? — Être très riche pour secourir les malheureux.
Quel est votre héros ? — Le soldat inconnu.
À qui accordez-vous votre sympathie ? — Mais à vous, cher ami !
Avez-vous des manies ? — Hélas !
Etes-vous... fidèle ? — Jusqu'à SA première infidélité.
Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — Assez nombreux.
Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — Je n'ai pas de f. tu té.
Quels sont vos auteurs favoris, écrivains, musiciens ? — Anatole France, Perez Galdos, Beethoven.
Votre peintre préféré ? — Goya.
Quelle est votre photographie préférée ? — Celle que vous me demanderez.



CICÉNE MATHÉMON.

Jeanne Desclos Quinte

Les artistes désireux de prendre part à notre petit recensement sont priés de nous en aviser sans tarder.

LES AMIS DU CINÉMA

Nous invitons nos amis à continuer avec ardeur leur propagande et à recruter sans cesse de nouveaux adhérents.

C'est par le groupement que nous serons forts de même que c'est par le chiffre imposant de ses abonnés que CINÉMAGAZINE, organe des Amis du Cinéma, pourra développer ses rubriques, augmenter le nombre de ses pages, rendre de plus en plus attrayante et abondante sa documentation.

Plus nous serons nombreux, plus nous serons à même d'atteindre les buts que poursuit notre Association :

1° Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à **Deux francs par an**.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de **Deux francs**. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements, afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

Les Amis du Cinéma nous écrivent...

Dans le but de mettre en garde nos lecteurs qui veulent faire du ciné contre le danger qui les menace, nous publions la lettre ci-dessous :

« Désirant entrer au cinéma, ces temps derniers, je me faisais inscrire aux cours du soir d'une prétendue académie anglaise pour l'art cinématographique, qui venait de fonder une école, ici à Lille, pour former en peu de temps des artistes de cinéma, et qui devait, les cours terminés, nous mettre en rapport avec des metteurs en scène, en un mot faire tout son possible pour nous trouver un engagement dans quelque société française ou anglaise de films.

Je versai, pour les cours, la somme de deux cents francs, d'autres versèrent cinq cents francs pour leçons particulières. Nous primes effectivement ces leçons qui durèrent un mois. Et voilà l'intéressant de l'aventure. Les cours terminés, nos professeurs nous dirent : « Nous allons maintenant négocier avec quelques maisons de Paris, nous espérons être de retour dans une semaine et vous tiendrons au courant. »

Inutile d'ajouter que notre correspondant ne les a jamais revus. A Paris également, combien de faux professeurs insèrent une annonce engageante dans un journal. Les crédules, aveuglés par le désir de faire du ciné, s'y laissent prendre. Ils ne remarquent pas la suspecte installation de leurs metteurs en scène, et sans sourciller payent le cautionnement demandé. Puis, quand le troupeau des naïfs est important et que tout le monde a payé, on découvre la duperie.

Mais c'est trop tard, les escrocs ont disparu.

« Les Amis du Cinéma » de Sfax s'unissent à Cinémagazine pour déplorer la mort prématurée de Suzanne Grandais et exprimer le vœu que le nom de la grande artiste soit donné à une salle de Cinéma. »

A. CORDINA.

« Parmi les revues dédiées à l'art muet, Cinémagazine est une des plus intéressantes que j'aie suivies jusqu'à présent, aussi je n'hésite pas à m'y abonner et à aider à son extension dans la mesure de mes moyens.

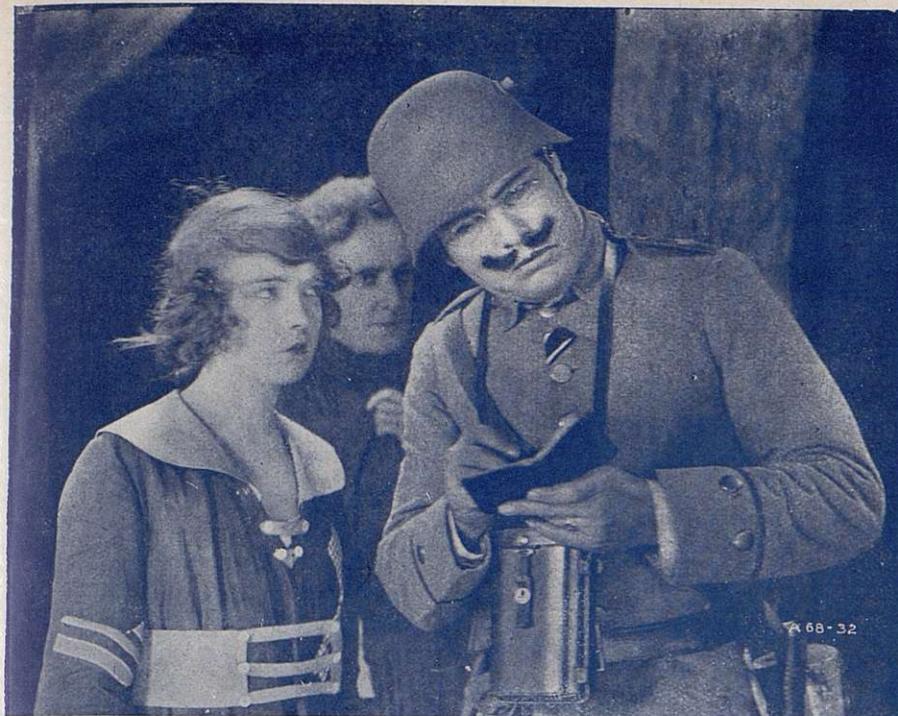
J'espère que vous voudrez bien me compter parmi les « Amies du Cinéma » et m'envoyer ma carte de sociétaire, ainsi que l'insigne monté sur broche. »

Jeanne BAMEL.

TOUS LES SAMEDIS :

Le Journal Amusant

Prix : 1 franc



LILIAN GISH DANS "Une fleur dans les Ruines"

Clichés Cosmograph.

LILIAN GISH

Il y a quelques jours, un de nos confrères racontait la mésaventure arrivée à une étoile américaine de passage à Paris. Cette artiste s'était présentée dans un studio, avait eu toutes les peines du monde à arriver jusqu'au metteur en scène à qui — sans se faire connaître — elle avait demandé s'il ne pourrait pas l'utiliser, et s'était vue congédier avec cette réponse dont elle avait savouré l'ironie et qui lui avait ouvert sur le Cinéma français des horizons inaperçus : « Je n'ai rien pour vous en ce moment... D'ailleurs, je crois que vous feriez bien de renoncer au Ciné, car vous n'êtes pas photogénique ! »

J'ignore quelle est l'héroïne de cette symbolique aventure. Mais je me complais à croire que Lilian Gish, si elle avait fait la même démarche, aurait abouti au même résultat...

Voyez, en effet, Lilian Gish à sa première apparition sur l'écran, au début d'un film : le visage est d'un ovale charmant mais plat, sans relief ni traits, le nez n'a pas de ligne, la bouche est adorable, petite et d'un dessin parfait ; le front est immense et offre à la lumière mille occasions de jouer, mais les cheveux qui l'encadrent n'ont pas cet éclat qui, chez d'autres, nous séduisent dès l'abord ; les yeux enfin sont d'une beauté et d'un charme irrésistibles, mais pâles et un peu voilés, ne s'animent que dans le jeu, ils paraissent au premier abord, un peu vides...

Le centre et le bas du visage : joues, menton, attache du cou, flous et un peu mous absorbent exagérément l'attention et font du tort à la beauté du front, des yeux et de la bouche... Celle-ci, d'ailleurs, s'anime rarement, reste facilement pincée dans une moue, adorable certes, mais un peu figée. Voilà ce qu'aurait offert à un metteur en scène, qui ne l'aurait pas reconnue, Lilian Gish en quête d'engagement. Voilà ce que l'écran présente d'elle pendant une seconde au début de tous ces films.

Mais, soudain, une lueur passe dans les yeux, une lueur de joie ou de tristesse, de pitié ou d'effroi, la nature du sentiment importe peu, — toutes les nuances de tous les sentiments colorent aussi heureusement les yeux de Lilian Gish — et voilà le visage qui se transforme sans qu'en lui rien d'autre que les yeux ait bougé. Les joues ne se sont creusées d'aucune fossette, le front ne s'est marqué d'aucune ride, la bouche est toujours immobile en son adorable moue, car elle ne s'entrouvre, ne se contracte ou ne se plisse qu'aux minutes de crise ; rien n'a bougé, et pourtant l'expression des yeux a fait courir un frisson sur tout le visage, et ce frémissement n'a duré qu'un éclair, la gélatine de la pellicule en a été à peine impressionnée, mais il a laissé en nos esprits un sillon profond, parce qu'il est le frémissement même de la vie. Cela, c'est la caractéristique.

téristique de Lilian Gish, la discrétion dans la sensibilité et dans la traduction des émotions, ce qui la met au tout premier rang des artistes cinématographiques.

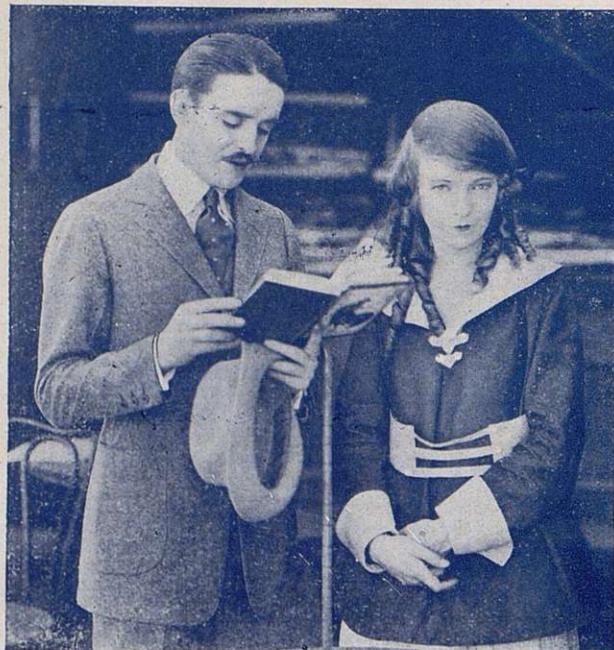
Que ce soit dans *Le Lys Brisé*, dans *Le Pauvre Amour*, ou dans *Une Fleur dans les Ruines*, cette discrétion agit avec sûreté sur le spectateur, car elle se renouvelle d'un bout à l'autre de tous les films que Lilian Gish vit, et surtout parce qu'elle se modèle très exactement sur les sentiments dont elle est le reflet. Il n'y a sans doute pas à l'heure actuelle une artiste de cinéma — même pas Mary Pickford — qui donne aussi complètement l'impression de la vie que Lilian Gish. Au théâtre, Réjane la donnait — et l'a donnée une fois au Cinéma, mais Réjane n'est plus.

Ce qui rend la comparaison difficile entre Lilian Gish et Mary Pickford, c'est que les rôles de Mary Pickford sont moins près de la vie que ceux de Lilian Gish. Ils possèdent toujours une face de fantaisie que ceux de Lilian Gish ignorent, ce qui ne veut pas dire que Lilian Gish fasse preuve dans la composition de ses rôles d'un naturalisme — ou d'un vérisme (le mot importe peu) — exagéré.

Loin de là ! Regardez-la dans *Le Lys Brisé* à l'instant le plus pathétique, celui où elle essaie d'échapper au coup qui la tuera, elle s'est réfugiée dans un misérable réduit dont elle a verrouillé la porte, elle sait que cet obstacle est bien précaire et que la brute qui la poursuit ne peut pas ne pas l'atteindre, ses mains tremblent



LILIAN GISH DANS "A CÔTÉ DU BONHEUR"



LILIAN GISH ET ROBERT HARRON

un peu, l'effroi qui emplit ses yeux est descendu sur ses lèvres qui se sont entr'ouvertes (oh! elle est loin, la moue du début du film !) et ayant tourné une ou deux fois sur elle-même, comme un animal traqué, elle attend... Pas de larme à la glycérine au coin de l'œil, ni le long des joues, pas de mains tordues, pas de mèche de cheveux barrant le front, rien d'autre que l'effroi de l'œil et de la bouche, et cela est plus émouvant que tout.

Dans *Le Pauvre Amour*, l'héroïne est non plus comme dans *Le Lys Brisé*, une victime de la brutalité de celui qui devrait la protéger, mais une victime de l'indifférence, de l'ignorance de celui qui devrait l'aimer, de celui qu'elle aime, et ce personnage est peut-être plus difficile à traduire, à animer... Il est tout entier fait de détails, qui demandent une souplesse, une richesse d'intelligence et de sensibilité vraiment extraordinaires. Lilian Gish a aussi heureusement animé ses deux rôles. Ces deux interprétations — qui ont pro-

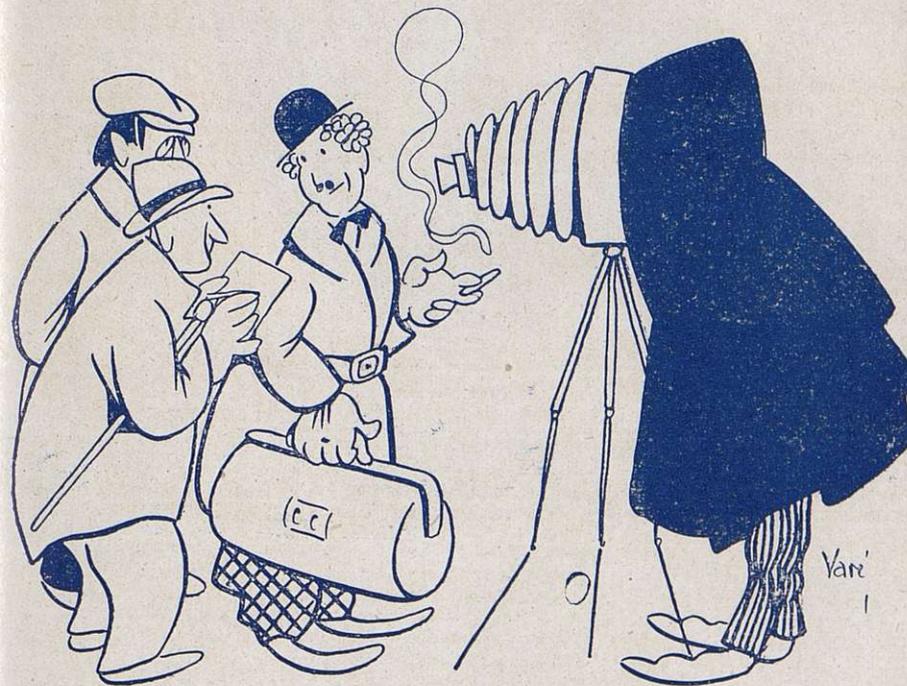
bablement été réalisées avec un intervalle assez long — mais qu'un hasard a rapprochées sur les écrans parisiens, permettent de juger complètement la manière, le talent et la personnalité de Lilian Gish. Elles nous permettent de dire, sans trop craindre de nous tromper, qu'il n'y a pas présentement d'artiste qui ait mieux compris ce qu'exige le cinéma et qui, aussi complètement, aussi simplement, aussi humainement que Lilian Gish puisse interpréter ces rôles de petites filles ou de jeunes femmes, que tout a désignées dès leur naissance pour être victimes, victimes de l'amour aussi bien que de la haine, victimes résignées et pitoyables faites pour toucher irrésistiblement le cœur de la foule, tant qu'il y aura des hommes et des femmes, — et qui iront au cinéma.

Ces qualités qui se sont imposées au public français, chaque fois qu'il a pu admirer Lilian Gish, comme elles se sont imposées dans tous les pays du monde, nous allons les revoir bientôt dans deux nouveaux films que *Cosmograph* vient de présenter et qui vont prendre leur place dans les programmes des établissements de projection : *Une Fleur dans les Ruines* et *Le Cœur se trompe*.

L'action du premier de ces deux films se déroule, partie en Amérique, partie en France de 1913 à 1918, elle mêle adroitement les personnages américains aux personnages français. C'est au contraire entièrement en Angleterre, durant la même période, que se passe le drame qui sert de thème au second de ces films. Mais les deux films donnent la toute première place au milieu des événements émouvants dont leur trame est faite, au plus charmant couple d'amoureux que l'on puisse rêver, le couple que nous avons aimé dans *Le Pauvre Amour* : Lilian Gish et Robert Harron. Nous allons donc revoir grâce à *Cosmograph*, sur tous nos écrans, Robert Harron et sa jeunesse un peu timide mais sincère, Robert Harron et ses hésitations si humaines, Robert Harron et ses joies contenues et ses douleurs maîtrisées. Et nous allons revoir Lilian Gish avec ses grands yeux où toute la joie et toute la douleur de l'humanité passent tour à tour ! Lilian Gish avec ses pauvres sourires brisés, Lilian Gish avec ses blottissements d'oiseau, Lilian Gish qui a animé dans le cadre étroit et rigide de l'écran une forme nouvelle de la Beauté et de la Douleur !

RENÉ JEANNE.

CHARLOT ET LES JOURNALISTES



— C'est bien pour vous faire plaisir... Je déteste me faire photographier.

Dessin de VARE

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

LILIANE (Comédie sentimentale de « Paramount », interprétée par Maë Murray). — Depuis longtemps, la réputation de Maë Murray est établie. C'est une des plus charmantes et talentueuses étoiles de l'écran. Mais, il faut bien le dire, c'est à son mari, le metteur en scène Robert Z. Léonard, que nous devons le film qui la présente sous son meilleur jour.

A sa vivacité, à son charme irrésistible, à sa sincérité bien connus, Maë Murray semble nous avoir révélé dans *Liliane* de nouvelles qualités sentimentales et imprévues.

Cette parfaite artiste a tant de personnalité, de beauté inquiétante, de grâce et de vie qu'elle a créé un type qu'aucune autre étoile de l'écran n'aurait pu évoquer.

Le sujet profondément dramatique de *Liliane* a été spécialement écrit pour Maë Murray par Clara Béranger. Ce rôle d'ensorceleuse et blonde artiste est admirablement interprété par Maë Murray, et la réalisation tout entière de cette œuvre est présentée avec une telle science de l'art cinématographique qu'elle peut être comparée à n'importe quelle super-production parmi les plus célèbres.

En effet, Robert Z. Léonard a apporté à l'écran des idées et des réalisations nouvelles qui le classent parmi les meilleurs metteurs en scène de « Paramount » dont Maë Murray, sa femme, est une des plus brillantes étoiles.

Les effets de sa mise en scène sont extraordinaires, et on ne saurait trop le féliciter de ses scènes à grand spectacle qu'il convient de classer non seulement parmi les plus belles, mais aussi parmi les plus originales.

La plus curieuse de ces scènes représente un cabaret de nuit dont *Liliane* est la grande attraction. Avec ses tables remplies de joyeux convives, la salle est d'un aspect féerique et élégant. A l'extrémité du parquet de danse, les lourds rideaux de velours s'entr'ouvrent doucement et découvrent à nos yeux ravis une immense urne d'argent remplie de ballons de toutes grandeurs. Doucement, ces ballons s'envolent et entourent Maë Murray vêtue du plus



Cl. Paramount
Maë Murray
dans le rôle de « Liliane »

délicat et du plus merveilleux costume de danse. Ses qualités de danseuse sont déjà bien connues, mais lorsqu'elle tourne gracieuse et légère, les ballons flottant dans l'air autour d'elle, l'effet produit est si beau qu'il semble irréel et qu'il est au-dessus de toutes descriptions.

Maë Murray danse depuis sa plus tendre enfance. A Portsmouth (Virginie, U. S.) où elle est née, elle faisait le désespoir de sa grand-mère qui, après l'avoir longtemps cherchée, la trouvait en train de danser au milieu d'un cercle d'enfants, aux sons lamentables des orgues de barbarie. Ce n'est que vers 1915 qu'elle se fit remarquer par le public.

Son premier grand succès fut *Nell Brinkley Girl*, aux Folies Ziegfeld, et c'est vers cette époque qu'elle imagina un sketch original. La première partie était un film tourné par Maë Murray dont l'image s'arrêtait dans un coin en gros premier plan. On escamotait rapidement l'écran, et, au milieu d'une projection éblouissante, Maë Murray apparaissait en personne aux spectateurs émerveillés de voir la vision cinématographique devenir une réalité.

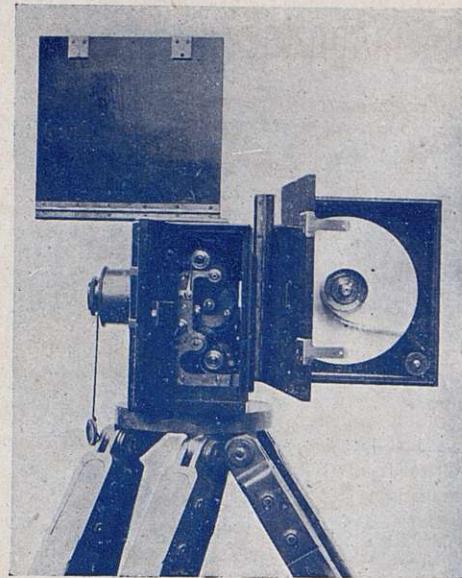
Nombreuses furent les offres faites à Maë Murray. Elle les déclina toutes, car, très artiste, cette jeune et jolie danseuse avait accepté les offres de M. Zukor, qui lui promit formellement de ne lui faire tourner que les films dont les rôles lui conviendraient.

Et c'est ainsi que Maë Murray débuta à l'écran par *Sweet Kitty Bellairs* dont elle avait toujours beaucoup aimé à lire l'histoire, car Maë Murray est une liseuse enragée, et, parmi ses livres préférés, citons les célèbres histoires d'Elsie Dinmore, les fables d'Esopé et... les *Trois Mousquetaires*.

Dans les danses de caractère qu'elle exécute dans *Liliane*, Maë Murray porte autour de sa cheville droite un double rang de véritables perles dont elle n'a pas hésité à se servir pour tourner. Ces perles qui lui furent offertes par des admirateurs de son grand talent, sont d'un orient des plus rares, et, sur la photographie, on en remarque le merveilleux chatouement.



M. PIERRE NOGUÈS
l'inventeur du ralenti, dans son laboratoire
de l'Institut Marey.



Vue de l'appareil de cinématographie ultra-rapide
inventé par M. P. NOGUÈS
et permettant de prendre 300 vues par seconde.

L'ULTRACINÉMA ET SON INVENTEUR

M. PIERRE NOGUÈS, CHEF DU LABORATOIRE DE MÉCANIQUE ANIMALE DE L'INSTITUT MAREY, NOUS EXPLIQUE COMMENT IL RÉALISA L'ULTRACINÉMA PLUS COMMUNÉMENT APPELÉ « RALENTI ».

C'EST à l'Institut Marey, dont il est le chef du laboratoire de mécanique animale, que travailla M. Pierre Noguès, auquel nous devons cette admirable invention l'*Ultracinéma* ou *ralenti*. Peu de personnes connaissent l'Institut Marey, situé à Boulogne-sur-Seine, en bordure du Bois, à quelques minutes des fortifications, près des serres de la Ville de Paris. Créé à la suite du Congrès international de physiologie tenu à Cambridge en 1898, sa direction fut confiée au savant de génie Marey, professeur au Collège de France. Dans l'esprit de ses fondateurs, il devait servir à contrôler et à unifier les méthodes de la physiologie, pour permettre de comparer les résultats obtenus. Placé sous le patronage de l'Académie des Sciences, dès le 30 juillet 1903, il fut reconnu d'utilité publique.

C'est là que Marey, aussi grand observateur qu'excellent mécanicien, découvrit la photochronographie qui devait devenir la cinématographie.

Après la mort du grand Marey, ses disciples continuèrent les études du Maître. Ils ont malheureusement hérité de lui sa modestie excessive et se confinent dans leurs laboratoires, laissant à d'autres, plus remuants, le soin de tirer profit de leurs découvertes.

On demeure stupéfait que l'Institut Marey qui a joué un rôle si capital dans la vie du ciné-

matographe, soit totalement ignoré du public. Une telle injustice est quelque peu révoltante. Tant de batteurs d'estrade ont réussi à se faire un nom dans le cinéma au détriment des vrais savants, que nous considérons comme un devoir de rendre à Marey et à ses disciples l'hommage qu'ils méritent. L'étranger a d'ailleurs, depuis longtemps, appris à admirer les savants de l'Institut Marey et leur prodige — ô ironie ! — les subventions. Avant la guerre même, l'Académie des Sciences de Saxe encourageait pécuniairement les travaux de l'Institut de Boulogne-sur-Seine ! Ne nous appesantissons pas trop sur ces faits. La France est volontiers ingrate envers ses savants, il y a quelque humiliation pour nous à le rappeler. Tâchons cependant de réparer dans la mesure du possible les fautes commises. La « Société des Amis du Cinéma », aidée par *Cinémazine*, se fera un devoir de rafraîchir la mémoire des mercantis du cinéma, qui ont pris l'odieuse habitude de profiter des inventions des autres et de se les approprier.

Le *ralenti*, comme le cinématographe, est né à l'Institut Marey, des documents officiels le prouvent. Dès 1912, M. Bull inventa un chronographe utilisant pour l'éclairage l'étincelle électrique et qui lui permit de réaliser jusqu'à 25.000 images par seconde. M. Bull, grâce à cet appareil, put étudier le vol des insectes ; Le

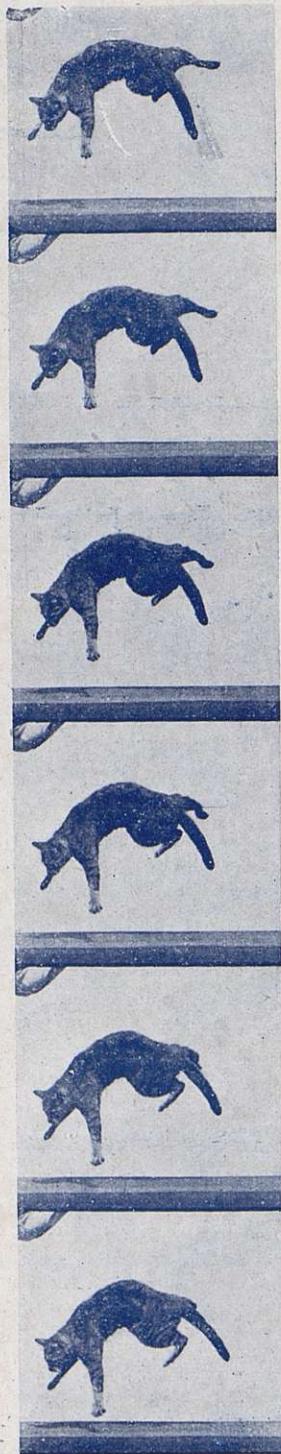
film projeté sur l'écran, ralentissait 300 fois, le mouvement véritable. On obtenait ainsi, des bandes qui permettaient les plus minutieuses recherches scientifiques. Malheureusement, cet appareil n'était applicable qu'à l'étude de mouvements de petite étendue et ne pouvait filmer l'homme ni les oiseaux.

M. Pierre Noguès, devant l'extrême importance des travaux de son collaborateur, M. L. Bull, entreprit de rechercher un appareil beaucoup plus rapide que les cinématographes existants, capable de prendre un grand nombre de photographies par seconde, dans des conditions normales d'éclairage. Il fallait, en outre, que le film fût assez parfait au point de vue de la stabilité de l'image, pour en obtenir une bonne projection. Dans le calme de ses laboratoires de l'Institut Marey, M. Pierre Noguès se mit à l'ouvrage. Il arriva assez rapidement à un résultat intéressant, puisque le 22 juillet 1912, il faisait à l'Académie des Sciences une communication sur « un nouveau cinématographe à images très rapides » qui enregistrerait 80 images par seconde.

Ce résultat ne le satisfaisait pas complètement. Il construisit aussitôt après plusieurs appareils du même principe qui lui permirent d'obtenir 180, 200, 250 et même 320 images par seconde. Le *ralenti* était entré dans la voie des réalisations pratiques. M. Pierre Noguès dénomma son invention l'*Ultracinéma*, voulant signifier par là qu'il venait de trouver le multiplicateur de temps et que grâce à elle, il pouvait percevoir l'aspect complet du mouvement que les yeux ne saisissent point.

Mais laissons la parole à M. Pierre Noguès lui-même, qui consentit à passer de longs instants avec nous et à nous retracer la genèse de ses découvertes :

« Marey, nous dit-il, avait fondé cet Institut dans le but de comparer les données des différents appareils employés en physiologie. Il voulait déterminer l'équation personnelle de chacun d'entre eux et, pour



Un chat retombe toujours sur ses pattes (300 images à la seconde.)

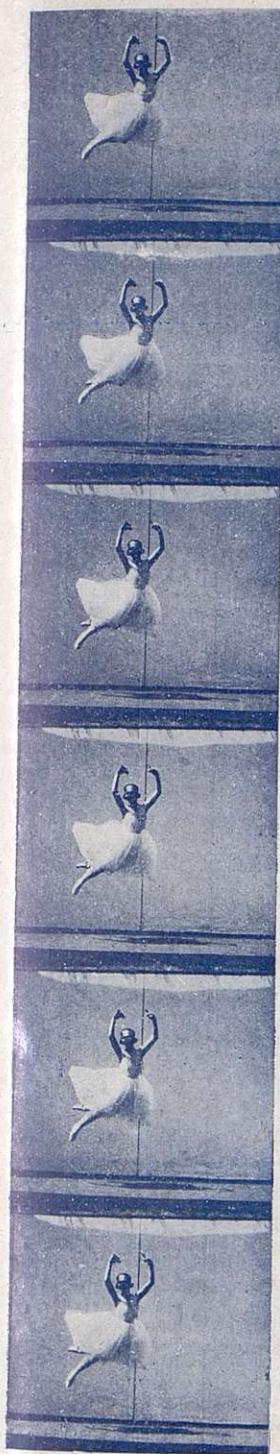
cela, il inventa des mécanismes destinés à décomposer photographiquement le mouvement. D'abord par un ingénieux instrument, il obtint plusieurs images d'un seul objet sur la même plaque, puis il réussit des photos sur des plaques séparées, enfin, il inventa le revolver photographique, dont le barillet était fait d'objectifs qui fusillaient l'objet dans ses diverses positions. Le mouvement était décomposé. Il ne s'agissait plus que de le reproduire. Edison, Demeny, Léon Bouilly, les frères Lumière résolurent chacun un des points du problème. Le cinématographe naquit.

« On eut à supprimer le tremblement, la sécheresse des mouvements. On réussit enfin à prendre 20 photos à la seconde, ce qui est la puissance moyenne des appareils, qui se trouvent aujourd'hui dans le commerce.

« Mais ces appareils n'enregistraient guère qu'une partie du mouvement. Il s'agissait de « disséquer » le mouvement, de l'analyser. Au point de vue général, on peut à la rigueur prétendre que le cinématographe, tant qu'il ne ralentit pas le mouvement, ne peut que fixer des attitudes, mais ne saurait, plus que la simple vue, renseigner nos yeux sur ce qu'on pourrait appeler l'économie d'un mouvement. Au contraire, quand celui-ci est ralenti sans perdre de sa continuité, l'observateur perçoit des détails qui autrement, lui échappent d'une façon plus ou moins complète.

« De même, nos yeux ne distinguent qu'un spectre restreint et ignorent l'ultra-violet et l'infra-rouge. Pour pénétrer le mystère du mouvement, il fallait découvrir un appareil ne permettant à aucune attitude de passer inaperçue ; ce que notre œil ne peut percevoir, l'objectif doit l'enregistrer.

« L'appareil de prise de vues, qui sert à l'*Ultracinéma* est différent de celui dont nous nous servons pour la prise des vues normales. Cet appareil permet d'impressionner 200 et même 300 images à la seconde. De plus, le film est hypersensibi-



M^{lle} SUZANNE LORCIA, danseuse à l'Opéra (260 images à la seconde.)

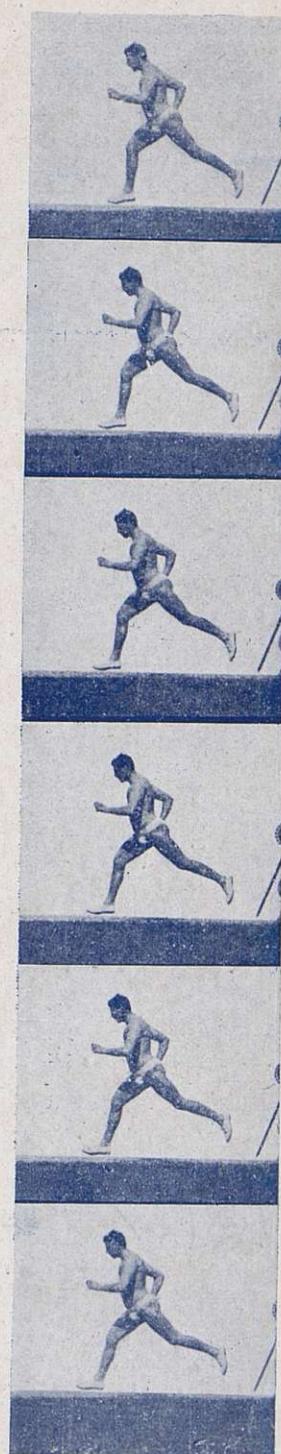
lisé, ce qui lui donne la possibilité de diminuer le temps de pose et, par conséquent, de pouvoir augmenter la vitesse à la prise de vues. Le mécanisme de l'appareil est délicat comme un mouvement d'horlogerie. Il s'agit, en effet, d'entraîner le film vierge à une grande vitesse et de l'arrêter une fraction de seconde suffisante devant l'objectif pour la pose, sans cependant gêner le mouvement continu de rotation de la bande. Divers procédés que je garde secrets, me permettent d'obtenir un parfait enroulement du film, sans avoir à craindre les déchirements que déplorent ceux qui ont voulu, après moi, faire du ralenti. Le métrage de film employé pour impressionner une bande est énorme, puisque le nombre des images est considérable.

« En projetant, au moyen d'un cinématographe normal, les vues prises avec mon appareil, j'ai pu faire la synthèse ralentie de certains mouvements comme la course, le saut, le vol du pigeon, etc., dont il est difficile de se faire une idée parfaite, lorsqu'on les analyse dans les conditions ordinaires.

« L'*Ultracinéma* n'est pas, comme des esprits superficiels pourraient le croire, un amusement de laboratoire. Ses applications pratiques sont des plus étendues. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'on peut l'utiliser avec fruit dans n'importe quelle science, dans n'importe quelle industrie. L'*Ultracinéma* permet d'étudier la marche des plus infimes rouages d'une machine, de rechercher les lois du moindre effort dans le travail ouvrier. L'aviation a utilisé avec profit mes films sur le vol des oiseaux et celui des insectes. Grâce à eux, j'ai pu déterminer exactement le vol des oiseaux. J'ai décomposé un battement d'aile de pigeon en 30 images successives, alors que Marey n'obtenait que 25 images par seconde, soit 2 à 3 pour une révolution de l'aile. On comprendra par suite que bien des incertitudes et des erreurs aient été corrigées avec l'*Ultracinéma*. »

M. Pierre Noguès poursuivit ses explications dans la grande salle du rez-de-chaussée de l'Institut Marey, en projetant sur l'écran quelques-uns des films les plus sensationnels, enregistrés par lui.

Voici le vol du pigeon dont l'inventeur de l'*Ultracinéma* nous parlait tout à l'heure (180 images par seconde). L'animal s'élance, plane



JEAN BOUIN, recordman du monde à l'heure (240 images à la seconde.)

majestueusement, semble à peine agiter les ailes, dont nous suivons les plus imperceptibles battements. M. Noguès nous fait observer alors les différences capitales qui existent entre les vols horizontal, vertical et celui de descente. Nous voyons le pigeon ramener d'un mouvement harmonieux l'extrémité de ses ailes sous le ventre, puis la redresser au-dessus de lui perpendiculairement à son corps. Le savant nous explique la raison d'être de tous ces mouvements.

A peine ce film est-il terminé, que nous avons la bonne fortune de regarder des chevaux franchissant des obstacles élevés. Cette bande fut enregistrée à raison de 250 images par seconde, aussi, projetée à l'allure normale, nous donne-t-elle l'impression que nous assistons aux exploits de nouveaux Pégases auxquels il ne manquerait que les ailes. Ces fougues pur-sang arrivent en effet près de l'obstacle, d'un pas mou et saccadé. On dirait qu'ils sont des danseurs de ballets russes transformés en animaux, par suite d'une intervention diabolique. Ils plient les jarrets, élèvent en l'air les sabots dont la pointe est dirigée vers le sol. Soudain, miraculeusement, après une lente flexion des pattes, ils s'envolent, progressent en hauteur, paraissent s'immobiliser à deux mètres, passent au-dessus de la barre, redescendent ensuite en décrivant une courbe gracieuse, puis se posent à terre, avec la légèreté d'un oiseau et repartent du même pas mou, saccadé, qu'ils avaient à leur arrivée.

Le créateur de l'Ultracinéma veut nous étonner encore et nous voyons le saut de la chèvre, celui du chien, celui de la grenouille (250 mètres par seconde). Il nous fait également admirer l'athlète Jean Bouin, l'ancien recordman du monde de l'heure, tué en 1914. Dans cette course de grand fond enregistrée à raison de 240 images par seconde, nous détaillons le jeu des muscles, nous nous rendons compte de l'effort physique fourni, nous comprenons par quelles merveilles d'équilibre et de force, un tel homme arrive à réaliser ses performances. Ce film devrait être acheté par toutes les sociétés d'éducation physique. Il apprendrait davantage aux jeunes gens, que dix heures d'explications données par les professeurs les plus compétents.

Et puis, voici le film, classique désormais, du chat qui tombe, enregistré à 300 images par seconde. C'est peut-être, au point de vue scientifique, le plus curieux. Il permet de voir comment l'animal lancé d'une certaine hauteur et les pattes dirigées vers le ciel, parvient à se rétablir en l'air, pour retomber sur ses pattes.

M. Pierre Noguès est infatigable. Il projette inlassablement d'autres films : un grain de plomb crevant une bulle de savon, un athlète qui saute, un homme qui marche, un cavalier qui fait de la haute école, un lanceur de poids. Il nous semble qu'on soulève pour nous un coin du rideau qui nous cache le mystère de la vie. Ceux qui nient le pouvoir éducateur du cinéma, devraient venir à l'Institut Marey. Ils en sortiraient convaincus et adeptes enthousiastes de ce nouveau mode d'en-

seignement, que, tôt ou tard, toutes les écoles, Facultés et laboratoires adopteront, car l'Ultracinéma permet de scruter l'inconnu et nous révèle ce que nos yeux sont impuissants à voir.

M. Pierre Noguès pour finir, fait apparaître à l'écran Mlle Suzanne Lorcia, de l'Opéra, qui exécute des danses gracieuses. Un premier film pris à l'allure normale, 20 images par seconde, est projeté. Nous possédons ainsi un terme de comparaison, la danseuse s'élance, fait des pointes, saute avec souplesse. Nous n'avons pas eu le temps de distinguer les détails de la danse, notre regard a simplement enregistré l'ensemble. Il n'en est pas de même avec le film suivant pris à raison de 260 images par seconde. Cette bande est un chef-d'œuvre, nous formons le vœu qu'elle soit au plus vite offerte par le Ministère de l'Instruction publique aux Ecoles des Beaux-Arts et à toutes les Ecoles de dessin. Pourquoi faire dessiner les élèves d'après le modèle vivant, alors que ce film apprendrait aux jeunes gens le secret des belles attitudes ? Nous songeons, en voyant planer dans l'espace cette charmante ballerine, aux expériences tentées avec tant de succès à l'Ecole des Arts décoratifs par le distingué professeur M. Bruneau, qui a habitué ses élèves à croquer d'après des films ordinaires. M. Bruneau voudra certainement posséder cette admirable bande dans sa bibliothèque. Les services qu'elle lui rendra, seront inappréciables. On reverrait ce film dix fois, sans se lasser, tant les poses de Mlle Suzanne Lorcia, cambrée à cinquante centimètres au-dessus du sol, sont belles. Quelle harmonie dans la cadence ! A aucun moment les gestes ne sont disgracieux, le corps, les bras et jambes de la ballerine prennent des courbes imprévues, c'est du grand art. On est ému comme devant le chef-d'œuvre d'un maître.

M. Pierre Noguès sourit de notre enthousiasme, accepte nos compliments avec une modestie sur laquelle bien des pontifes devraient prendre exemple. Ce savant qui a doté le cinéma d'une merveilleuse invention n'aime pas les éloges. Il préfère travailler loin de la multitude, inaccessible aux flatteries, et, quand il nous quitte, c'est pour aller s'enfermer dans son laboratoire, où il met au point plusieurs découvertes dont nous reparlerons à nos lecteurs... lorsqu'il nous le permettra.

PIERRE DESCLAUX.

LE BANQUET DES AMIS DU CINÉMA

Pour clôturer le Concours de Photogénie, le Comité a décidé l'organisation d'un banquet présidé par les 10 lauréates, et qui aura lieu Samedi, à 8 heures, au Bar du JOURNAL, 100, rue de Richelieu. Le prix de la carte est fixé à 20 fr. Après le banquet, un film inédit sensationnel sera projeté dans la Salle des Fêtes.

Envoyer les adhésions, avec le montant, à M. André Tinchant, 3, rue Rossini, Paris (IX^e). Chaque "Ami" a le droit d'amener un invité.

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Roman-Cinéma d'Avantures Policières en 8 Épisodes

PAR ANDRÉ BENCEY. — FILM ET CLICHÉS PATHÉ



— Une fiole à chloroforme dans mes bagages?... C'est inadmissible.

SIXIEME EPISODE

CONTRE-ENQUÊTE

Le commissaire de la gare d'Orsay, son interrogatoire terminé, faisait les cent pas sur le quai souterrain et échangeait ses impressions avec le médecin, quand, des silhouettes, se profilant dans l'escalier de fer, l'avertirent de l'arrivée de la Justice.

En tête, un homme d'une quarantaine d'années, à la figure plus expressive que belle, une de ces physionomies pourtant qui restent gravées dans la mémoire quand une fois on les a vues. C'était M. Barrère, juge d'instruction près du tribunal de la Seine, magistrat d'une grande culture.

Derrière lui, marchait le procureur de la République, M. Galtier, personnage austère et dis-

tant, à la face rougeâtre agrémentée de courts favoris en pattes de lapin. Il écoutait, d'une oreille distraite, les explications que son voisin, petit homme bilieux, porteur de larges bésicles d'or, s'évertuait à donner à un troisième individu, aux traits froids, portant beau, à la barbe en éventail.

— Quel est celui-là ? s'informa le médecin.

— M. Portal, chef de la Sûreté, suivi de son inspecteur préféré, répondit le commissaire. Regardez celui qui se tient en arrière, et vous verrez un des plus réputés limiers de la police parisienne.

En effet, pour clore la marche, venait un vigoureux gaillard à l'allure militaire, à la

moustache rude, taillée en brosse, aux yeux luisants ombragés de sourcils touffus qui se rejoignaient en bouquet au-dessus d'un nez puissant. Plein de ruse, à défaut de finesse vraie, Jodru, célèbre policier, était la terreur des apaches les plus dangereux et des escrocs les plus retors. Il était le bras droit de son chef, qui ne s'embarquait jamais dans une affaire grave sans faire appel à son concours.

Après les présentations et la mise en contact du médecin de la gare avec le petit homme bilieux, qui était le docteur Lerichel, médecin légiste, la colonne, représentants de la Faculté en tête, se préparait à envahir le wagon, lorsque Jodru prit la parole :

— Je vous en prie, Messieurs! jeta l'agent d'un ton suppliant. Veuillez m'accorder un instant.

— Jodru demande qu'on lui permette de travailler de son état! dit en souriant le juge d'instruction... Faites, mon garçon!

L'inspecteur, ayant éloigné ses deux collègues préposés à la surveillance des compagnons de voyage de Muzillac, procéda à une rapide étude des lieux. Cependant, le commissaire, laissant les médecins s'entretenir des choses de leur science, mettait le procureur et le juge au courant des constatations juridiques déjà faites, et résumait son début d'enquête. Mais, bientôt, reparaisait Jodru.

— Quand vous voudrez, Messieurs! cria-t-il.

Toute la troupe pénétra dans le wagon. Les hommes de la préfecture commencèrent leur examen de détail. Les docteurs se mirent aussitôt à la besogne : ils dépouillèrent de ses vêtements le corps de la victime, sondèrent la blessure :

— Crime, de toute évidence! fit le docteur Lerichel en se relevant. La balle, tirée à bout portant, a pénétré de droite à gauche. L'hypothèse d'un suicide serait peut-être admissible, si le défunt ne portait au visage et aux poignets des ecchymoses et des égratignures... Je conclus que l'arme a été placée, après coup, dans la main du mort, et j'affirme qu'avant de tomber le malheureux s'est défendu... et bien défendu.

Tous s'étaient rapprochés et suivaient, intéressés, les explications du praticien.

— Voyez, M. Galtier, voyez, M. Barrère? poursuivit-il en indiquant la trajectoire du projectile et les marques de la figure et des avant-bras. Aucun doute permis... De l'état de rigidité des tissus, je conjecture que le décès doit remonter au moins à cinq ou six heures... Quant à savoir si le revolver que voici est bien celui qui servit au meurtre?... jusqu'à preuve du contraire, je le présume. L'autopsie, en nous rendant la balle, nous fixera sur ce point...

Les assistants avaient écouté, attentifs et muets, la dissertation du médecin légiste, que son confrère appuyait de brèves saccades du menton. Mais, si meurtre il y avait, quel était

donc le meurtrier, et à quel mobile avait-il obéi, puisque le portefeuille et les bijoux du banquier avaient été respectés?

Instinctivement, et comme pour leur demander le mot de l'énigme, les visages se tournaient vers les compagnons de route du mort, tous trois défaits et encore incommodés par le narcotique absorbé. Car les praticiens confirmèrent la présence du chloroforme sur le coton découvert dans le compartiment des dormeurs.

Après avoir signé un rapport sommaire, les médecins s'éloignèrent, laissant le champ libre aux magistrats.

— A quel endroit, exactement, a-t-on ramassé ce coton chloroformé? demanda le juge d'instruction, sitôt le départ des docteurs.

— Là, M. le juge... sous cette banquette... sous la place qu'occupe encore Monsieur! répondit le commissaire en désignant Jacques.

— Et vous êtes? fit M. Barrère au jeune homme.

— Jacques Maury, dit Leroy.

— Ce dernier nom, n'est-ce pas, est celui de votre père adoptif, statuaire à Montigny? poursuivit le juge, s'inspirant des notes prises avant son arrivée.

— C'est exact, Monsieur!

— Voyons, si j'en crois le premier interrogatoire, c'est après avoir fumé des cigares offerts par M. Leroy que vous avez succombé à un invincible besoin de sommeil? reprit M. Barrère, s'adressant cette fois au comte de Laulnay et à Nadeau.

Les deux hommes s'inclinèrent, affirmatifs.

— Et vous, Monsieur, demanda un peu sèchement le juge à Jacques, à quel moment vous êtes-vous endormi?

— Egalement après avoir fumé...

— Autrement dit, vous vous seriez narcotisé vous-même si, comme il y a apparencé, ces cigares offerts par vous contenaient un narcotique...

— Pardon, Monsieur, répondit Jacques un peu troublé par la brusquerie de l'attaque, ce n'est pas cela du tout... A Angoulême, tandis que M. de Laulnay et M. Nadeau étaient descendus un instant sur le quai, M. Muzillac me présenta un étui contenant des cigares; il m'en offrit un d'abord, en prit un autre, puis, me remettant la pochette, il me chargea de distribuer ceux qui restaient à nos compagnons.

A l'instigation de Jodru, le chef de la Sûreté fit alors remarquer au juge le bout d'un cigare qui sortait de l'une des poches d'un vêtement placé dans le filet.

— A qui ce pardessus? fit M. Barrère.

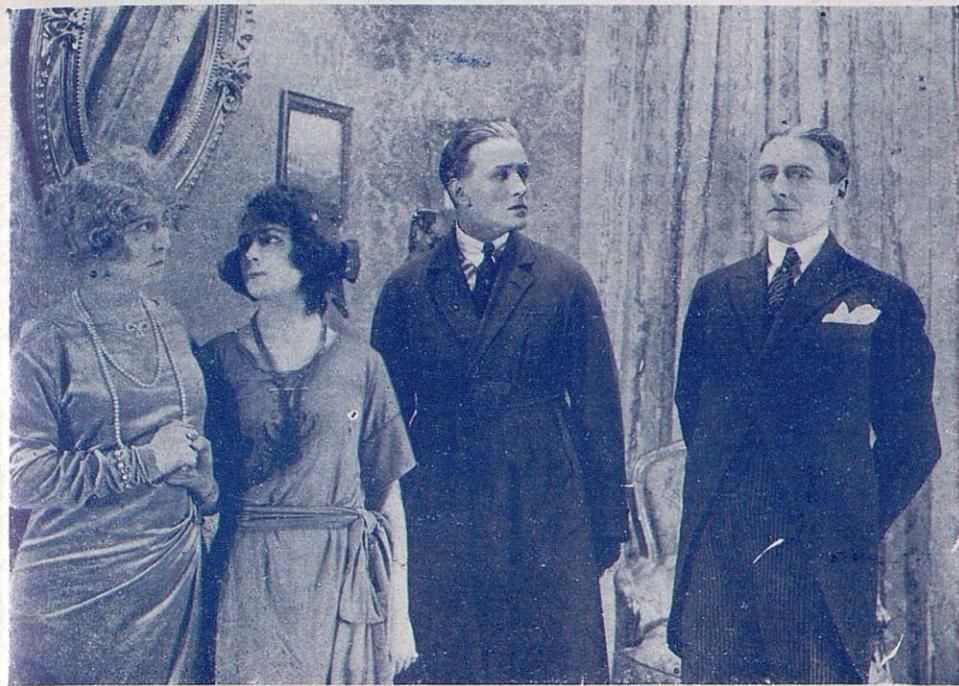
— A moi! dit Jacques.

— Et ce cigare?... Est-il semblable, Messieurs, à ceux qui vous furent offerts?

— En tous points! déclara sans hésiter Nadeau comme on lui présentait le havane sorti de la poche.

— Vous n'avez donc pas fumé le vôtre, M. Leroy? conclut le juge d'instruction.

— Je l'ai fumé... Et en voici la preuve...



Il salua le comte avec dédain...

protesta Jacques, qui ramassa à terre et montra le bout mâchonné d'un cigare. Voilà le reste du mien...

— Alors, celui-ci, d'où vient-il? reprit le juge narquois.

Le rigide M. Galtier prit à part M. Barrère et tint colloque avec lui. Puis, s'adressant au chef de la Sûreté :

— M. Portal, dit-il, faites descendre, je vous prie, les valises des filets et qu'on les fouille minutieusement devant ces Messieurs.

Après avoir inventorié le sac de cuir fauve du défunt, ceux de l'élégant comte de Laulnay et du « chien de garde » de ce pauvre Muzillac, on requit Jacques d'ouvrir le sien.

Une seconde d'hésitation, un mouvement d'humeur, — car le jeune homme, agacé par la tournure que prenait l'enquête, jugeait cette formalité vexatoire — et, sur une moue impatientée du procureur, il tendit la clé à Jodru.

— Ouvrez vous-même... dit-il.

Personne, parmi les assistants, ne perdait un geste de l'inspecteur. L'attention redoubla quand on le vit extraire de la valise, un petit flacon vide, en cristal taillé, et qu'à diverses reprises il porta à ses narines :

— Qu'est ceci, Jodru? questionna M. Portal.

— Voyez vous-même, chef!... Si je ne me trompe, cette bouteille a contenu du chloroforme!

Tous les yeux s'étaient portés sur Jacques devenu subitement plus blanc qu'un linge.

— Une fiole à chloroforme dans mes bagages? s'écria-t-il... C'est inadmissible...

— Et cependant, cela est! répliqua M. Barrère ironique.

Mais Jodru ayant ouvert le dernier colis, — une trousse de voyage, — exposa sous les yeux des assistants une série de flacons identiques à celui que tenait le juge.

— Ce nécessaire est à vous, Monsieur Leroy?... N'était-il pas au-dessus de votre place?

— Erreur, Monsieur!... Il appartient à M. Muzillac qui m'avait chargé de son bagage, en montant dans le train... C'est par mégarde que je l'ai déposé là...

— Suffit! coupa durement le procureur, tout en coulant un regard d'intelligence à M. Barrère. Nous ne pouvons plus longtemps immobiliser le trafic de la voie... Nous continuerons l'interrogatoire au Palais...

A la hâte, on procéda aux dernières constatations, on posa quelques questions aux employés, puis, les gens de Justice se disposèrent à quitter la gare. Il confiaient la garde du corps de la victime et celle du wagon à un inspecteur de la Sûreté. Un autre eut mission de porter au Palais les pièces à conviction recueillies, que M. Barrère mit préalablement sous scellés. Jodru, enfin, reçut la libre disposition de son temps « pour les recherches qui lui sembleraient les plus opportunes », lui dit le juge d'instruction en souriant. A quoi Jodru répon-

dit par un autre sourire qui signifiait : « J'ai compris! »

— Vous voudrez bien, sans autre convocation, vous présenter en mon cabinet, au Palais de Justice, à dix heures! dit M. Barrère à Jacques... Messieurs, ajouta-t-il, se tournant vers Laulnay et Nadeau, je vous serais également obligé de vouloir bien passer me voir aussitôt que possible...

**

Sur le quai d'Orsay, les magistrats partis, Laulnay et Nadeau frêtèrent un taxi qui les emporta rapidement.

Quelques minutes s'écoulèrent, et Jacques Leroy parut, marchant à pas lents, l'air désespéré, les traits décomposés par l'angoisse. Cette accusation invraisemblable, absurde, non encore précisée, mais qu'il sentait déjà rôder autour de lui, comme une bête méchante prête à l'assaillir, le trouvait vaincu d'avance. Le moyen de se battre contre l'invisible?...

A le voir aller, l'échine basse et comme courbée sous un poids trop lourd, on eût eu peine à reconnaître en lui ce beau garçon à l'allure décidée qui se hâtait, l'avant-veille, vers cette même gare qu'il paraissait à présent vouloir fuir.

Cependant, il marcha jusqu'à l'angle de la rue du Bac. Là, il s'arrêta, au bord du trottoir, l'esprit ailleurs, suivant machinalement des yeux les gestes rythmés d'un balayeur de la ville de Paris, occupé à laver, à grands coups de son balai municipal, le ruisseau où roulait une eau trouble. Indécis d'abord sur le chemin à prendre, il fit volte-face et revint sur ses pas.

A ce moment, un homme, qui s'était accroché à ses trousseaux, profita de l'arrêt d'un camion chargé de bagages pour abriter derrière son espionnage. Puis, comme Jacques s'était arrêté de nouveau et sondait du regard le quai à droite et à gauche, l'homme quitta sa cachette et se glissa le long des maisons de la rue du Bac. Il venait à peine de s'établir dans l'ombre d'une entrée, qu'une main, posée sur son bras, le fit sursauter.

— Alors, quoi, Jodru? lui soufflait-on à l'oreille. Une belle affaire en train?... Gros gibier! puisqu'on met tant de prudence à le pister?...

L'agent goûtait mal l'intrusion des étrangers dans son « travail ». Il braqua vers l'importun une face rébarbative; mais, sitôt qu'il reconnut le nez pointu et les yeux de singe de celui qui venait de l'interpeller, son front se dérida et sa bouche s'épanouit en un large sourire.

— Ce vieux Baluchet! fit-il, cordial... Oui, tu l'as dit: belle affaire... mais pas compliquée, par exemple!... avant deux heures l'assassin sera bouclé!... C'est lui que je file, ajouta Jodru, désignant Jacques.

Le filleul de Renaud de Tramond! Baluchet pensa en tomber de son haut.

— L'assassin, ce jeune homme? murmura-t-il estomaqué... Et, qui a-t-il tué?

— Un banquier, son patron... culpabilité certaine... preuves accablantes!...

— Ça, un assassin? s'écria Baluchet... Mon cher Jodru, un bon conseil: toujours se méfier de ces preuves « accablantes » qui abondent à tout début d'enquête. Tu n'ignores pas combien d'erreurs judiciaires sont causées par celles qu'accumule la Justice lors des premiers constats... Jodru, gare aux faux départs!...

— Ta, ta! mon vieux!... garde tes conseils... Je sais ce que j'ai vu...

Jodru donna une brève poignée de main au détective, et sauta dans une voiture, car Jacques venait lui-même de monter dans un taxi qui filait dans la direction du Palais-Bourbon.

— Service de la Préfecture! dit l'inspecteur à son chauffeur. Suivez le véhicule qui s'en va... là-bas, et ne décollez pas...

Baluchet eut une moue de pitié pour son confrère trop pressé, regarda les deux autos disparaître au lointain; puis, assujettissant son feutre d'une chiquenaude :

— Si je pouvais rabattre ton caquet, mon bon Jodru, j'en serais véritablement bien aise...

Et, d'un pas résolu, il pénétra dans la gare.

**

Comme tous ses collègues du quai des Orfèvres, l'agent chargé de garder le wagon du crime, connaissait de vue Baluchet; comme eux, il s'inclinait devant la science et le flair incontestables de l'homme. Il n'ignorait pas que, bien que le détective privé ne fit plus officiellement partie de la « Boîte », il arrivait souvent qu'on s'adressait à lui officieusement, quand une affaire mystérieuse ou embrouillée se présentait.

Aussi ne fut-il nullement surpris d'entendre Baluchet dire, en sautant sur le marchepied : « Contre-enquête, ami! » Et, simplement répondit-il :

— Faites vites, m'sieu Baluchet! Le photographe a fini. On va bientôt apposer les scellés...

Faire vite! N'était-ce pas justement l'une des qualités de Baluchet? Après un coup d'œil d'ensemble, il s'arrêta devant le corps du banquier :

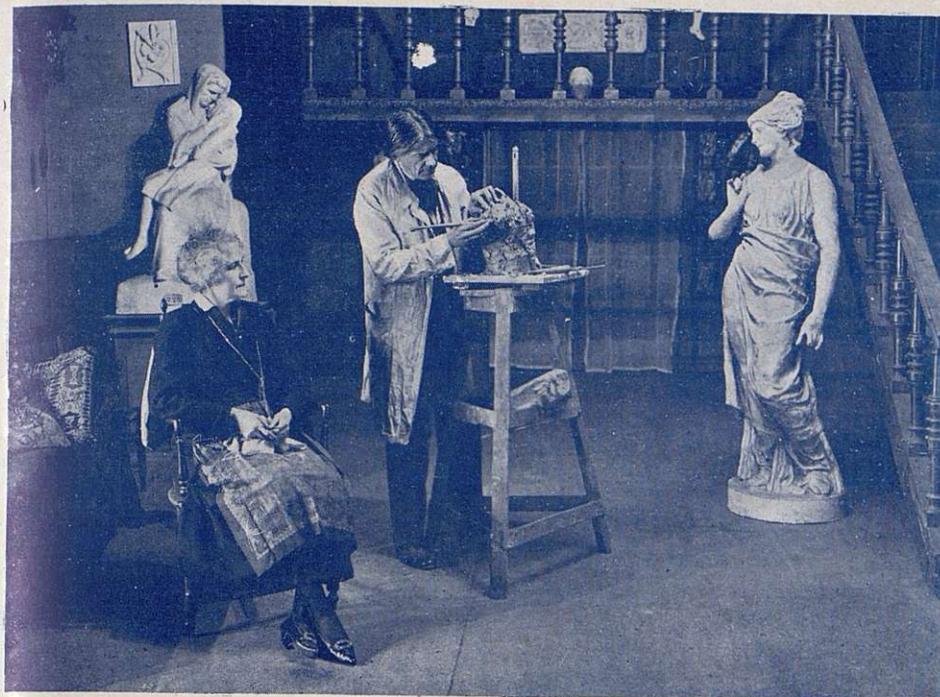
— Tiens, murmura-t-il, le pauvre Muzillac ne s'est pas laissé faire... Il y a eu lutte. L'assassin a tapé ferme, griffé le côté de la figure...

Délicatement, il mit la blessure à découvert :

— Coup de feu de gauche à droite!... Naturellement, puisque la main droite du meurtrier s'agrippait au visage de la victime...

La montre de Muzillac, dans un gousset du gilet, intéressa vivement Baluchet; sous le choc, le mouvement s'était arrêté, le verre brisé; la grande aiguille avait disparu, mais la petite suffisait à retenir l'attention :

— Elle est arrêtée sur une heure dix!... C'est donc vers ce moment qu'a eu lieu le crime. Où passait le train à cette heure-là?... A vérifier, mon petit Baluchet!



Le statuaire Marc Leroy et sa femme.

Ce premier point établi, le détective s'accroupit pour mieux étudier le théâtre du drame : les parois du wagon, les tapis cloués au plancher. A la porte, près de laquelle s'était vraisemblablement déroulée la lutte, il constata, dans la peinture, une éraflure maculée de cirage et provenant de la chaussure de l'agresseur, puisque le banquier portait des souliers vernis. Puis, il ramassa un bouton de bottine, sans rien de particulier, sinon qu'à la tige adhérait encore un peu du fil poissé qui l'avait fixé au cuir. Un fragment de drap, roussi sur les bords, fut également trouvé par Baluchet qui l'envoya, au fond de sa poche, rejoindre le bouton de bottine.

Par terre, des gouttelettes de sang alignées lui firent conjecturer qu'à la suite d'un coup de poing, l'assassin avait dû saigner du nez. Pour les suivre, il sortit; mais, dans le couloir, près de la porte, elles s'arrêtaient. D'instinct, il se rendit au lavabo. Là, les taches brunes reparaissaient, nombreuses, sur le linge pendu au mur, sur le rebord de la cuvette :

— Sûrement, se dit-il, il a saigné du nez; il est venu ici, se nettoyer, après s'être tamponné les narines de son mouchoir... Quant au mouchoir, c'est clair, il l'a jeté... dans les water-closets!...

Tout heureux de son idée, le policier visita une dernière fois les recoins du wagon, puis il descendit, suffisamment armé pour partir en campagne...

Rentré cité Trévis, Baluchet fit appeler Berney, qui était ensemble son chauffeur et l'un de ses meilleurs agents. Il fit convoquer également Cauchard, qui attendait ses ordres, méconnaissable, nettoyé et décentement vêtu par les soins de son nouveau patron.

— Mes enfants, leur dit Baluchet, vous allez partir tout de suite.

Il consulta un moment un indicateur de chemin de fer et, montrant un point sur la carte routière de France, il reprit :

— A une heure dix, le train devait se trouver près le kilomètre 285, vers Les Ormes... C'est là, Berney, que tu vas conduire l'ami Cauchard... Celui-ci quittera la voiture, suivra la voie à pied, en remontant, et trouvera certainement un mouchoir... ou un linge ensanglanté. Quand il l'aura, bien entendu, retour en vitesse...

Leur ayant donné ces ordres, il les munit d'argent et les congédia en leur recommandant toute célérité.

**

Cependant, après avoir déposé à la banque de la rue Laffitte, Nadeau — qui devait y annoncer la mort de Muzillac, congédier le personnel et coller sur la porte le traditionnel : *Fermé pour cause de décès* — M. de Laulnay s'était fait conduire avenue Mozart, pour avertir Mme Muzillac de la catastrophe qui la frappait. Et cette mission délicate, dont il avait, tout

à l'heure, assumé la responsabilité, semblait au comte, maintenant que venait de se refermer la porte du boudoir où un laquais l'avait introduit, un acte d'une excessive difficulté.

A peine s'installait-il dans une bergère aux coussins moelleux, que la maîtresse de maison entra. Encore sous le coup de la scène qui s'était passée l'avant-veille, Mme Muzillac eût refusé de recevoir, à toute autre heure de la journée, celui qu'elle tenait pour le séducteur de sa fille. Mais, cette visite matinale du comte, alors qu'elle attendait le retour de son mari, l'avait frappée. Prise d'un vague pressentiment, elle accourait. Son inquiétude s'accrut à la vue du visage de circonstance que s'était composé Marcel de Laulnay.

— Vous n'êtes pas avec M. Muzillac?... Il est resté là-bas? dit-elle.

Le comte avait préparé l'éternelle fable d'un malaise brusque, survenu au banquier, en cours de route; malaise qui devait, pendant la conversation, s'aggraver progressivement jusqu'à l'aveu définitif de la mort. Mais, au trouble averti que Mme Muzillac accusa dès ses premiers mots, il comprit qu'il ne saurait cacher longtemps la vérité :

— Hélas! Madame... fit-il, lui prenant les mains. Un affreux malheur... Vous ne le reverrez plus!

— Mort?... Mon André?... s'écria-t-elle.

Et, comme le comte inclinait la tête en manière d'acquiescement, la veuve éclata en longs sanglots, coupés de gémissements si douloureux qu'ils tirèrent de sa rêverie, Suzanne, volontairement cloîtrée dans son appartement depuis l'avant-veille.

Malgré qu'elle eût pris la résolution d'éviter désormais sa mère, la jeune fille avait le cœur trop affectueux pour ne pas voler au secours de celle qui lui semblait, en ces instants, si cruellement souffrir. Elle se précipita et, sans frapper, ouvrit la porte du boudoir; mais, dès le seuil, son geste se figea : le comte, empressé auprès de Mme Muzillac, l'avait fait asseoir et, penché sur elle, lui prodiguait, à mi-voix, des paroles de consolation sur le sens desquelles Suzanne se méprit. Croyant assister à la fin d'une querelle d'amoureux, sans mot dire, après un regard lourd de haine pour le lâche qui avait brisé son bonheur, elle se retira sur la pointe des pieds.

Or, tandis que, suffoquant de l'émotion causée par cette nouvelle surprise, la jeune fille descendait chercher un peu d'air dans le parc, Jacques, toujours filé par l'inspecteur Jodru, sonnait à la porte de l'hôtel.

— Je vais prévenir Madame de la visite de Monsieur, dit le domestique qui, dès le seuil, reconnut le fils adoptif des Leroy pour un familier de la maison.

Et il introduisit Jacques dans le grand bureau du rez-de-chaussée, dont les portes-fenêtres ouvraient de plain-pied sur le jardin.

C'était, en vérité, un régal des yeux que ce parc-miniature aux allées capricieuses, aux

méandres ombreux, si bien dessiné que, nulle part, la vue ne s'y sentait barrée par des murailles, tant le jardinier-illusionniste avait habilement disposé ses charmilles et ses bosquets. Cependant, Jacques demeurait indifférent à ce triomphe de l'art sur la nature. Accablé et soucieux, il arpenta la pièce de long en large, son regard fiévreux s'obstinant à compter les arabesques du tapis.

— Jacques! murmura tout à coup derrière lui une voix dont le timbre le fit tressaillir. Il se retourna.

C'était Suzanne qui venait à lui, anxieuse et pleine d'angoisse... Avait-on déjà signifié à Jacques la rupture inévitable? Et, dans l'affirmative, comment se justifier de son apparente trahison, sans dévoiler la honte maternelle?

Mais Jacques, tout entier à sa peine présente, ne songeait point à réclamer des comptes. Il se taisait, tenant dans les siennes les mains de l'aimée. Un silence, puis :

— Vous savez, n'est-ce pas Suzanne? dit-il enfin... Vous connaissez la terrible nouvelle?

Et, comme Suzanne, ignorante, l'interrogeait du regard :

— Il se passe des choses atroces! poursuivait-il... Votre beau-père a été assassiné, en revenant de Bordeaux... et c'est moi... moi, qu'on soupçonne! Pourtant, je vous jure...

Il ne put achever. Un long cri, et Suzanne tombait évanouie dans ses bras. Il la souleva comme il eût fait d'une enfant, la porta sur un fauteuil. En relevant la tête, il aperçut Mme Muzillac qui entrain, les yeux rougis, la figure bouleversée. Derrière elle se tenait Marcel de Laulnay, jouant son rôle de futur chef de la famille, qu'il tenait à affirmer, gêné pourtant de retrouver là son compagnon de voyage.

Tous trois s'empressèrent à ranimer la jeune fille, cependant que Jacques disait ses condoléances à la veuve, lui contait la découverte du crime, à la gare d'Orsay, et, aussi, criait son innocence.

Mme Muzillac, très froide, ne répondait rien, indifférente à tout ce qui n'était pas sa propre douleur. Mais Suzanne, revenue à elle, se dressa tout d'une pièce et, marchant à celui qu'elle aimait :

— Courage, Jacques, dit-elle, j'ai foi en vous!... Vous ne pouvez être coupable... Quoi qu'il advienne, toute mon affection vous reste!

Réconforté par ces paroles, Jacques baisa la petite main qui se tendait vers lui. Très maître de lui-même, maintenant, il s'inclina respectueusement devant Mme Muzillac, salua le comte avec dédain, et quitta la pièce, tandis que Suzanne profitait de son départ pour s'esquiver sans bruit.

**

Avant de se rendre chez le juge d'instruction, Jacques fit un saut boulevard de Clichy, au logis de Tramont, afin de mettre le peintre au courant du drame du train 24, et de lui faire mesurer ses conséquences possibles; aussi



Le détective, par une mimique expressive, commanda le silence.

pour le prier d'aviser les Leroy, de consoler, s'il y avait lieu, sa mère adoptive.

Jodru, posté au coin de la place Pigalle, attendait son « client ».

— Surtout, dit le jeune homme à Tramont, quand ils se séparèrent, que M. Baluchet ne m'abandonne pas! Sachant mes intérêts en si bonnes mains, je me sentirai plus fort...

— Entendu! répondit l'artiste, qui ne se doutait pas que le détective était déjà sur la piste. Je vais lui téléphoner... Mais toi, Jacques, pas de faiblesse devant ce juge! J'ai fait de toi un homme, prouve-le!...

Le cœur affermi par la confiance de Suzanne, par celle de son protecteur, par l'assurance, enfin, d'avoir au besoin Baluchet dans son jeu, Jacques se présenta, à l'heure dite, au Palais de Justice.

— Attendez, dit l'huissier de service, en l'invitant à s'asseoir, je vous annoncerai tout à l'heure.

Dans son cabinet, M. Barrère, en effet, n'était point seul, Nadeau y achevait une déposition des plus intéressantes, à en juger par l'air béat du magistrat.

— Pour me résumer, Monsieur le juge, disait le « chien de garde », j'atteste qu'il y a, depuis peu, rupture de promesse de mariage entre Mlle Suzanne Delpierre, belle-fille de la victime, et M. Jacques Leroy... A ce propos, Renaud de Tramont, le peintre célèbre, par-

rain de Leroy, paraît-il, a pourchassé, jusqu'à Bordeaux, ce pauvre Muzillac pour lui faire les reproches les plus violents...

— En êtes-vous bien sûr?

— J'occupais, à l'hôtel, une chambre contiguë à celle de mon ami Muzillac. A un moment, celui-ci parlait très haut et je l'entendis s'écrier : « Moi vivant, Suzanne n'aura pas d'autre mari que celui qu'elle a choisi, c'est-à-dire : le comte de Laulnay... »

M. Barrère, un éclair de joie dans son œil bleu, s'assura que le greffier avait fidèlement enregistré cette importante déposition. Il la fit relire à Nadeau, qui la signa et se retira...

— Asseyez-vous, fit M. Barrère, dès qu'il eut fait entrer le fiancé de Suzanne.

Après la demi-obscurité de la galerie des juges d'instruction, la clarté aveuglante déversée par la large fenêtre de la pièce, éblouissait; Jacques dut s'abriter la vue derrière sa main ouverte, tandis que le magistrat l'étudiait, cherchant à découvrir en lui le point faible où porter son attaque.

— Eh bien! Monsieur Leroy, reprit-il, doucereux, avez-vous réfléchi à l'étrangeté de votre situation?

— Que trouvez-vous d'étrange dans ma situation, Monsieur? riposta Jacques avec raideur... Elle est celle de tout innocent sur lequel un criminel s'efforcera de détourner les soupçons...

— Pas mal imaginé! s'écria M. Barrère... Malheureusement pour vous, de nouvelles preuves ont confirmé ces soupçons de la première heure... Des passions regrettables, Leroy, ont parfois raison de la raison la mieux équilibrée, et poussent l'homme à commettre certains actes dont, la seule pensée, de sang-froid, révolterait sa conscience.. Vous me comprenez?...

— Expliquez-vous plus nettement, Monsieur! dit Jacques, le sourcil contracté. Où voulez-vous en venir?

Le ton était acerbe, l'attitude presque celle du défi. C'est ainsi, du moins, que le magistrat interpréta le cri de l'innocence outragée.

— Où je veux en venir? dit-il sèchement. Vous allez le voir.

Il fit un signe au greffier, qui sortit et reparut bientôt accompagné de Jodru et de deux inspecteurs, ainsi que du chef de la Sûreté.

— Maury dit Leroy, fit alors M. Barrère, avec une certaine solennité, pour vous interroger plus longuement, j'attendrai d'avoir éclairci les motifs de la présence, à Bordeaux, en même temps que vous, de quelqu'un de votre entourage. Dès à présent, pourtant, les présomptions me paraissent suffisantes pour que je vous inculpe de meurtre avec préméditation, sur la personne du sieur André Muzillac.. Au nom de la loi... Arrêtez cet homme!

Malgré toute l'énergie dont il s'était armé, Jacques chancela lorsqu'il sentit la main du chef de la Sûreté s'abattre sur son épaule; néanmoins, il tendit, docile, son poignet au « cabriolet » de Jodru; et c'est la tête haute qu'il quitta le cabinet du juge.

Il avait fait quelques pas seulement dans la galerie, quand il avisa Baluchet qui guettait son passage. Le détective, par une mimique expressive, lui commanda le silence, laissant comprendre qu'il s'occupait déjà de faire pièce à ses accusateurs.

Baluchet, en effet, regarda s'éloigner entre ses gardes le protégé de Tramont; puis, sachant par expérience que M. Portal et Jodru, leur prisonnier écroué, n'allaient pas s'éterniser au Dépôt, il se dirigea, un peu nerveusement, vers le bureau du chef de la Sûreté.

Dans la petite antichambre qui précède le

dit bureau, notre détective se répétait pour la vingtième fois : « Ils sont fous, ma parole! Arrêter ce garçon-là!... », quand M. Portal, revenant avec Jodru, lui toucha amicalement le bras :

— Alors quoi, Baluchet!... Vous avez l'air tout chose... Ça ne va donc pas? lui dit-il.

— Ça pourrait aller mieux, certes! grommela le détective, qui haussa les épaules.

Les trois hommes étaient entrés dans le cabinet du chef; Jodru, tout fier de voir réalisé son pronostic du matin, se campa devant son ancien collègue :

— Eh bien, fit-il, l'affaire est-elle dans le sac?... L'assassin est-il bouclé?... poursuivit-il, voyant que Baluchet le regardait, déconcerté d'une telle inconscience.

— Mon cher Jodru, répondit Baluchet, s'efforçant au calme, je viens, dès maintenant, te faire toucher du doigt ton erreur... Comme ça, tu seras moins surpris, quand tu sauras que j'entre en lutte contre toi...

Se carrant dans un fauteuil, il alluma avec flegme une cigarette, et reprit, narquois :

— Comment est chaussé l'assassin... ton assassin? As-tu seulement regardé ses pieds?

— Farceur! s'écria M. Portal en riant.

Mais Baluchet l'arrêta du geste et répéta sa question à Jodru.

— Bien sûr, je les ai regardés! dit alors celui-ci... Brodequins de chevreau, lacés, à bouts vernis...

— Alors, mes enfants, fit le détective triomphant, c'est la gaffe!... Attendu que l'assassin, le vrai, portait des bottines à boutons, en veau, cirées au cirage ordinaire... il portait également un veston de drap... Il a tiré de gauche à droite, probablement au travers de la poche gauche de ce veston. Enfin, je puis vous certifier qu'il a saigné du nez, peu après son crime, qui fut commis à une heure dix du matin, au kilomètre 285, près des Ormes...

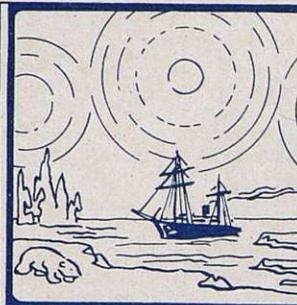
Laissant le chef de la Sûreté et Jodru abasourdis par toutes ces précisions, Baluchet campa son chapeau sur sa tête, et sortit de la pièce, en lançant à ses adversaires cette flèche du Parthe :

— Si ça ne vous suffit pas pour être convaincus, vous savez mon adresse, toujours cité Trévise. J'aurai d'autres renseignements à votre service... La suite au prochain numéro!...

Cinéma Actualités



Grande première ces jours-ci, pour une pièce qui n'a rien de cinématographique, mais qui a attiré un monde fou à la Banque. Si les enfants consentent à les sortir de leurs tirelires, nous les utiliserons d'ici quelques années... quand il y en aura assez.

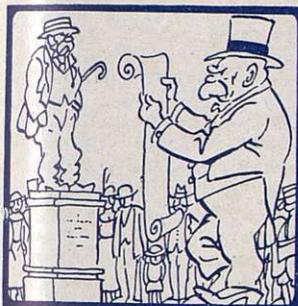


L'explorateur Shackleton est parti pour le Pôle Sud.

Voyage intéressant, il ne faut pas en douter, mais ce que ça doit manquer de cinémas là-bas!



Charlie Chaplin, actuellement à Paris, recevait pendant son séjour à Londres 600 invitations par jour à prendre le thé! Les maîtresses de maison, qui n'ont pas eu de succès, voulaient sans doute lui voir jouer sérieusement : « Charlot dans le monde! »



Un fait sensationnel que le ciné doit enregistrer pour l'édification des générations présentes et à venir, c'est l'inauguration de la statue de M. Clemenceau par M. Clemenceau lui-même.....

Drôle d'idée!..... Il a dû croire qu'il était mort!



Les records sont battus les uns après les autres. Celui de la retraite après fortune faite est entre les mains du jeune Jack Coogan, « The Kid » de Charlot.

Il a six ans et pense déjà à se retirer des affaires à 15 ans!!

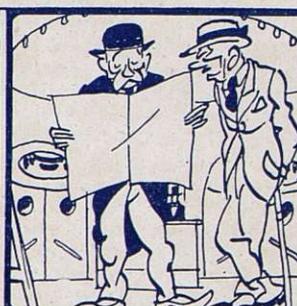


Fatty aussi se retire des affaires... Mais cette fois-ci le shérif n'est pas un comédien de Los Angeles!

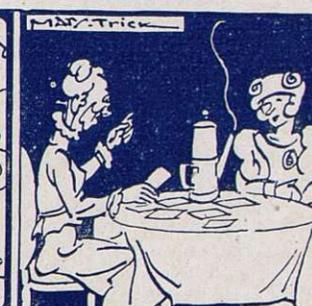
La grille est solide et le scénario ne subira pas de modification car le metteur en scène ne rigole pas!



Le public américain non plus, qui est scandalisé par les mœurs des artistes de cinéma. Cette belle indignation est ridicule car dans le public il y aurait tant de gens capables de tourner... mal!



PENDANT L'ENTR'ACTE
— Et les Espagnols, qu'est-ce qu'ils attendent?
— Probablement que leurs ennemis soient tous... Maures!... (C'est malin!)



— A la nuit, je vois une petite route avec un jeune homme brun... et puis voilà le 7 de trèfle....
— C'est vrai, je vais ce soir au Ciné avec Gaston!

FIN DU SIXIEME EPISODE

LE CINÉMA A L'ÉCOLE & LE FILM D'ENSEIGNEMENT

Fin (1)

Il reste encore à élaborer le programme d'une série de films à tourner en vue d'une utilisation précise. La Compagnie Universelle Cinématographique s'y emploie également. La besogne est ici très délicate et demande à être accomplie par des spécialistes, après de nombreuses études et réflexions.

Il faut se souvenir, tout d'abord, que le film d'enseignement doit être utilisé seulement comme *auxiliaire* de l'enseignement. Car, en supposant même que, comme l'a fort bien exposé déjà M. Hollebecq, tous les sujets étant traités, il soit possible de présenter à l'enfant assez d'images pour ne pas déformer sa connaissance de l'univers, un autre danger serait à craindre. Il se produirait pour le nouvel enseignement le même inconvénient qu'on observe dans le système actuel où domine le verbalisme : l'abus des images — comme l'abus des mots — entraverait l'effort de l'intelligence. Tandis que le maître, séduit par la beauté expressive des films, serait fatalement incliné à se décharger sur eux d'une part de sa besogne, l'écolier, très vite accoutumé au passage des vues, cesserait de les considérer avec curiosité et de tendre vers elles son attention passionnée. Leur fréquence, la facilité avec laquelle elles viennent se placer devant son regard créeraient bientôt en lui une sorte d'automatisme cérébral, son esprit ne pouvant être sur le qui-vive perpétuel qui permet de les saisir et de les enregistrer... La séance cinématographique ne doit pas devenir le corollaire obligatoire de chaque leçon, mais condenser en une seule fois, et à temps fixés, une série d'enseignements ; elle doit grouper autour d'une série d'images, reliées entre elles par une signification commune, un certain nombre de connaissances que l'école a coutume de distribuer entre divers enseignements.

Il convient donc que les films soient aussi complets que possible, car il faut qu'on puisse envisager leur utilisation aussi bien pour les enseignements secondaire et supérieur que pour l'enseignement primaire.

Voici notamment, à titre d'exemple, comment M. Collette prévoit l'intervention du film dans un exercice de composition à l'école primaire :

Lorsque les élèves ont nommé les choses et énoncé les actions représentées par la projection animée, le travail de composition devient facile et agréable. Des films représenteront des actions simples, peu rapides, de manière que les enfants puissent facilement en saisir les divers moments, et des choses se trouvant dans un milieu différent de celui dans lequel se trouvent les élèves.

Exemple : *Un laboureur au travail.*

Choses : champ, charrue, sillon, soc, etc.

Êtres : laboureur, attelage, oiseaux, etc.

Actions : guider l'attelage, maintenir la charrue, le soc coupe la terre, retourner, etc.

1. — Voir les Nos 34 et 35.

On obtient de la sorte la petite composition orale suivante.

Le laboureur guide son attelage. Deux robustes chevaux tirent la charrue. Le soc coupe et retourne la terre. Les oiseaux suivent le laboureur dans les sillons et saisissent les larves.

Le laboureur prépare la moisson prochaine.

Cet exemple est assez suggestif. Et il n'est pas question ici des films particulièrement scientifiques qui s'adresseront aux Facultés. Ceux-ci pourront être internationaux et s'amortir par leur placement dans toutes les Universités du monde. Il y a quelques semaines, l'Amérique nous a communiqué notamment des films chirurgicaux d'un extrême intérêt. Il est évident que dans un tel domaine jouera la concurrence, puisque la facilité de participer à l'enseignement de tel maître remarquable décidera du choix et du succès même des films. D'autre part, dans tous ces cas particuliers, les Facultés elles-mêmes pourront intervenir et encourager pécuniairement si c'est nécessaire, toutes les tentatives intéressantes.

La Maison Pathé a fait preuve d'initiative déjà, en confiant au docteur Comandon, le soin d'établir une série de films biologiques qui est absolument remarquable. Grâce à ces films, pour un élève de Faculté, un nom plus ou moins barbare de parasite répond désormais à un être bien défini et qu'il « a vu vivre » (formation d'un oursin à partir de la cellule initiale, germination d'un grain de pollen, travail des phagocytes, mécanisme de la circulation du sang, etc.) Et pour le savant lui-même, dépassant singulièrement sa portée, grâce à la possibilité de répétition infinie du phénomène, grâce à l'emploi possible du ralentisseur, cette sorte d'investigation est quelquefois le point de départ d'une découverte... Il convient de signaler encore les films établis par les soins du Docteur Legendre pour le compte de la Maison Gaumont et qui sont d'un puissant intérêt scientifique en même temps qu'extrêmement curieux.

Il ressort donc comme normal que ces programmes de films à établir en vue d'une utilisation précise dans un des domaines quelconques de l'enseignement, seront composés de façon excellente par les professeurs et les membres de l'Université. Il n'y a là aucune difficulté sérieuse.

Reste l'aménagement des salles et l'éducation du personnel.

En ce qui concerne la campagne, la question n'apparaît pas très complexe. Il s'agit seulement de distinguer entre les communes celles qui ont l'électricité et celles qui ne l'ont pas. La salle est facile à aménager : des rideaux, un écran.

Pour les communes sans électricité, il serait commode de les grouper, de façon qu'elles soient desservies par un système ambulant rattaché au centre académique de chaque province

GEORGES SPANOVER

C'est un jeune premier, et même un élégant jeune premier. Le fait est assez rare pour être signalé.

Il fut découvert par M. Roger de Chateaux qui ne craignit pas de lui confier un



M. GEORGES SPANOVER

rôle important dans L'Autre, son dernier film. Nous avons pu voir certaines parties de ce film que l'on monte actuellement et il nous a paru que le nom de Georges Spanover méritait d'être signalé au public comme celui d'un artiste particulièrement intéressant.

CINÉMAGAZINE

EN VOLUMES TRIMESTRIELS

Nous mettons en vente les deux premiers trimestres (nos 1 à 26 inclus) de "Cinémagazine" en volumes reliés (pleine toile rouge, impression bleue et blanche), qui sont dignes d'orner toutes les bibliothèques

Chaque volume, franco 15 fr.

Pour nos lecteurs qui désirent faire relier eux-mêmes leurs collections nous vendons, à part, les couvertures emboîtages, titres et tables de chaque trimestre au prix de 2 fr. 50, franco 3 francs.

LÉON MOUSSINAC.

LETTRE OUVERTE A CHARLIE CHAPLIN

Monsieur,

Les journaux sont emplis de votre renommée et l'on vous fête partout à l'égal d'un roi.

Il n'est pas un homme au monde, que dis-je ? pas un enfant qui ne connaisse votre nom et qui ne sache qui vous êtes. Mais si, pour l'enfant, vous n'êtes qu'un merveilleux amuseur, ce que l'homme comprend et admire en vous, c'est cette faculté que vous avez, et qui vous apparente au génie, de traduire la pensée humaine dans ce qu'elle a de plus profond.

Vous êtes venu sur le continent précédé d'une mirifique réputation toute auréolée, il faut bien le dire, de banknotes, car la foule ne peut savoir l'immense effort que vous êtes forcé de faire pour produire ces films tant applaudis par la suite, ni le soin minutieux avec lequel vous vous y consacrez.

Pourtant, plusieurs pays se disputent l'honneur de vous avoir pour enfant et l'Amérique comme l'Espagne, l'Angleterre comme la France prétendaient avoir abrité votre enfance.

Vous êtes — Américain, Espagnol, Anglais ou Français — l'une des gloires théâtrales de notre époque et cela suffit à notre satisfaction.

Comme on a dit : *Debureau*, on dira : *Charlie Chaplin* et vous continuerez la lignée des grands mimes, en la faisant resplendir d'un nouveau lustre, d'un éclat peut-on dire, inconnu jusqu'ici. Car ce qui honore votre talent, c'est la bonté qui s'en dégage et si l'on vous aime, oui, si réellement l'on vous aime pour avoir seulement vu votre image trépidante sur l'écran, c'est parce que vous vous y êtes révélé tout de suite le défenseur des humbles et des faibles, l'exquis, le touchant père adoptif du « Kid ».

C'est en pensant au « kid », monsieur, je

veux dire au gosse, que je me permets de vous écrire et c'est à votre cœur pitoyable que je m'adresse lorsque je viens vous demander de collaborer pour l'amour des tout-petits à une œuvre qui ne peut que vous attendrir.

Il y a, en France, des tout-petits qui ont affreusement souffert de la guerre, de cette guerre victorieuse qui nous laisse meurtris. Ces « petits » souffrent encore; il y a des « kids » qui n'ont plus de papa; d'autres qui sont sans logis; d'autres qui n'ont rien ou presque pour se vêtir.

Il y a des milliers d'enfants que la guerre a fait orphelins et des misérables, et ce sont les enfants des régions dévastées du nord de la France. Voulez-vous leur donner un peu de joie ?

Vous que nous avons acclamé jadis dans *Charlot soldat*, pensez un instant aux ruines qui sont là-bas, aux désastres accumulés et répondez-nous. Voulez-vous faire des heureux ?

Eh bien, consentez à paraître une seule et unique fois devant un écran parisien sur lequel sera projeté un de vos films. Interprétez le moindre sketch... Soyez un instant le Charlot du cinéma... et la recette folle que vous ferez, j'en suis sûr, vous la remettrez aux tout petits « kids » de chez nous.

Faites ce geste, Monsieur, puisque vous alliez au talent, cette bonté du cœur qu'en France nous nous plaisons toujours à admirer et à chérir, et vous serez béni par des milliers d'enfants et des centaines et des centaines de grandes personnes pour qui « Charlot » ne sera plus seulement alors l'interprète idéal d'*Une Vie de chien*, mais le Consolateur, le Bienfaiteur des petits Français, le bon Charlie!

LUCIEN DOUBLON.

Le Mouvement Cinématographique aux États-Unis

— Le dernier compte rendu annuel du Comité de la Croix Rouge de Chicago sera fait sous la forme d'un film cinématographique ; il sera produit par la « Rothacker Film Mfg Co ».

— Constance Talmadge a terminé, pour sa part, la dernière production Emerson-Loos : *Good for Nothing*, sous la direction de John Emerson. Cette production sera donnée après *Woman's Place* où paraît aussi Constance.

— *Vanity Fair*, la dernière œuvre de Charlie Chaplin, paraîtra sous le titre de *The Idle Class*, au lieu du titre ci-dessus donné, qui avait été préalablement annoncé.

— Le fameux « Way down East » qui vient d'avoir une carrière de 43 semaines au théâtre de la 44^e rue, le même qui présente maintenant le film de la rencontre Carpentier-Dempsey, et n'a été montré que dans un petit nombre de grandes villes dans les États-Unis, va être relâché pour la production générale. Le produit total de ce film, dans l'année qui vient de s'écouler, a été 4.225.726 dollars, New-York seul donnant 570.303 dollars.

— *J'accuse* d'Abel Gance, qui fut acheté par Marc Klaw pour les États-Unis, et donné en séance privée à l'Hôtel Ritz-Carlton en mai dernier, sera présenté au public pour la première fois avant la fin de l'été, probablement au Strand.

— *Les Trois Mousquetaires*, autour desquels il a été fait tant de bruit, où le rôle principal, on le sait déjà, est joué par le grand « Doug », seront représentés pour la première fois au Lyric Theater, le dimanche 28 août.

— Le succès du moment est, à n'en pas douter, *Disraeli*, qui fut donné d'abord à la scène. George Arliss y est magnifique : il joue le rôle principal, celui du ministre anglais, et chacun s'accorde à lui reconnaître l'allure et le naturel d'un as de l'écran consommé.

Ce n'est pourtant que sa seconde apparition devant l'appareil cinématographique, la première, *The Devil*, donnée au Strand, il y a plusieurs mois, avait été aussi un succès de théâtre.

DOMINIQUE AUDOLLENT.

CINÉMAGAZINE interviewe CHARLIE CHAPLIN

en son appartement du Claridge

Lundi 19, 13 h. 35. — Je me demandais, comment il me serait possible de pénétrer dans le nouvel « home » de Charlie, lorsque me vint l'idée de m'adresser à son « manager », M. Carlyle Robinson.

Ce dernier, à l'annonce de *Cinémagazine*, me fait introduire de suite.

Après les salutations d'usage, je demande à voir Charlie Chaplin.

— Il a fait un assez bon voyage mais il est bien fatigué ; néanmoins, il ne saurait refuser la visite de *Cinémagazine*.

L'aimable manager me quitte donc pour m'annoncer à Chaplin et, presque aussitôt un vigoureux « Come in, please » m'invite à pénétrer dans l'appartement 254, la retraite de Chaplin au Claridge Hôtel.

Un jeune homme vêtu d'une robe de chambre bleue à revers jaune citron, les cheveux bouclés, la figure souriante, accoudé à une petite table sur laquelle vient d'être servi un lunch, discute en un anglais très pur avec quelques amis : c'est Charlie Chaplin.

A mon approche, il s'avance vers moi et me tend la main en esquissant un sourire de franche sympathie.

— My dear Charlie, lui dis-je, je vous souhaite la bienvenue au nom de tous les *Amis du Cinéma* qui attendaient votre arrivée avec une impatience fébrile.

— Très touché de votre accueil, my dear, et dites bien à tous vos amis-lecteurs que je les remercie bien sincèrement de l'intérêt qu'ils me portent.

— Avez-vous fait bon voyage ? Resterez-vous longtemps parmi nous ?

— Oh ! I had the sea-sickness, me répond-il en riant et fait mine de se pencher au-dessus du bastingage d'un navire imaginaire, mimique si expressive et comique qu'elle

fit rire aux éclats tous les assistants. — Je pense rester cinq ou six jours parmi vous... Mais je reviendrai dans les prochains jours d'octobre.

— Oh ! Charlie, restez plus longtemps ; c'est trop peu !

— ... Oui, c'est peu, surtout que j'aime beaucoup les Français, qui sont aimables pour moi. Mais je reviendrai bientôt avec Doug et Mary qui vont arriver.

— Et ensuite, où rez-vous ?

— Je ne sais pas encore ; je suis indécis entre l'Espagne ou l'Allemagne ; ce que je cherche, c'est du repos ; pourriez-vous me dire où je le trouverai ? !

— My dear, nous avons été discrets et je pense que vous emporterez un excellent souvenir des journalistes français ?

— Oh ! well, vous m'avez laissé plus tranquille que les reporters britanniques !!!

Nous causons de choses et d'autres et je le complimente sur son *Kid* qui nous avait été présenté tout dernièrement, mais Charlot est modeste et me réplique que la plus grande part de succès revient à Jackie Coogan pour sa merveilleuse interprétation.

— Mais, mon cher Chaplin, c'est votre élève et il convient de féliciter d'abord le Maître !

Puis, nous parlons de son dernier film, *The Idle Class*, dans lequel il faillit être brûlé ; mais, le temps passe vite et il nous fait part qu'il voudrait bien se reposer cet après-midi, « quitte à consigner ma porte pour être tranquille », ajoute-t-il avec un sourire qui découvre de belles dents.

Je prends donc congé de Charlie et nous nous séparons sur un cordial et vigoureux shake-hand.

R. BERNARD.



Cliché Comœdia

LE SOURIRE DE M. CHAPLIN

**Ce que Chaplin pense de
"THE KID" (le Gosse)
que vous verrez prochainement**

« Un de mes amis me dit une fois que toutes les formes de l'art sont des lettres d'amour, adressées par l'artiste au public. Le désir vient à ces hommes de s'exprimer eux-mêmes à travers quelque médium : peinture, sculpture, littérature, ou tout autre art. Mon médium à moi, c'est le film. Je dois admettre que s'exprimer sur l'écran est très peu amusant pour le comédien ; ceux de mes films qui semblent les plus drôles au spectateur sont ceux qui ont été les plus pénibles à composer. L'art d'être plaisant cinquante-deux semaines de l'année et six jours de la semaine, à partir de 9 h. 30 du matin, est une affaire sérieuse. Il y a, par bonheur, quelques moments où les idées vous arrivent à l'improviste. Par exemple, je vais à un concert où joue Paderewski. Voici le piano, la solennelle assemblée, la dignité du moment psychologique où le maître arrive, s'assied, va commencer... Soudainement, dans ce profond silence qui précède les premiers accords, je vois — en imagination seulement — le tabouret s'effondrer et le maître faire une chute ignominieuse... Vous avez là le commencement d'un incident de mes films. Le travail vient plus tard.

On m'a souvent demandé celui que je préférerais. Eh bien ! celui, peut-être, qui m'a donné le plus de plaisir, est mon dernier, *The Kid*, écrit expressément pour faire ressortir les qualités d'un jeune acteur de cinq ans, Jackie Coogan.

Ce fut un



Jackie Coogan
"THE KID" (Le Gosse)

pur hasard qui me fit rencontrer cet enfant ; il était dans un hôtel de Los Angeles, avec ses parents, et sommeillait sur une chaise. On l'éveille, afin qu'il me voie ; il se frotte les yeux, saute de son siège, me fait son salut le plus poli, et retourne dormir.

Dans cet instant si court, j'avais pu cependant remarquer les qualités du petit Jackie et ne le perdis pas de vue. Je demandai à ses parents de me le confier pour faire partie de mon studio, et, peu de temps après, je conçus le projet d'un film exprimant des sentiments qui ne sont pas, je crois, de pure individualité.

Le résultat fut *The Kid*, qui nous a occupés tous deux pendant un an, et qui est unique parmi mes productions.

Jackie Coogan n'a rien de l'enfant prodige, précoce, imitant les grandes personnes ; il est le plus aimable que l'on puisse voir, quoique conscient de ce qu'il vaut comme artiste, possédant déjà cent ressources comme acteur.

Ses parents sont tous deux attachés, comme danseurs, dans une troupe de vaudeville qui fait des tournées à l'Ouest. Peut-être leur doit-il son amour de paraître en public ; rien ne lui plaît davantage que de voir l'effet de ses scènes sur le spectateur. Quand je commençai son instruction, ma principale difficulté fut de vaincre son inattention, ou plutôt son inhabileté à concentrer cette attention, défaut caractéristique, d'ailleurs, de tous les enfants. Mais il possède un don, peu ordinaire à son âge, celui de pouvoir recommencer une scène, un mouvement, sans ennui. Je l'ai vu ramasser un objet, après une douzaine de répétitions, de manière à faire croire que c'était la première fois.

Revenons à *The Kid*. Je voulais, depuis longtemps, créer un film sérieux qui, parmi beaucoup d'incidents comiques ou burlesques, cachât une ironie éveillant la pitié, avec un sens de satire soulignant les côtés les plus bouffons. C'est, je crois, ce que j'ai accompli. Il y a du rire, comme dans toutes mes scènes, mais il y a autre chose de plus. L'histoire est, brièvement, celle-ci :

Une femme de Londres, très pauvre, essaie de placer son enfant illégitime dans une atmosphère de luxe, et l'abandonne sur les coussins d'une limousine arrêtée à la porte de la plus splendide demeure. L'auto est volée, l'enfant déposé sur un baril de cendres. Il est recueilli par un pauvre vitrier ambulancier. Une grande partie du film est consacrée à leurs aventures comiques et parfois pathétiques, dans les rues de la grande ville.

L'enfant (Jack Coogan) travaille à briser les carreaux ; le vitrier (c'est moi) le sait et les ramasse. Finalement, le petit est perdu... mais allez voir le film.

Aujourd'hui *The Kid* est présenté. Ce que l'enfant fera, je ne le sais pas, ni ce que je ferai non plus. J'irai sans doute encore, portant une fausse moustache, une canne trop petite jusqu'à ce que je rencontre l'entrepreneur des pompes funèbres. »

CHARLIE CHAPLIN

Ce que l'on verra prochainement

LA LOI COMMUNE (Cinématographes *Harry*, 2.500 mètres). — C'est l'histoire de deux femmes aimant le même homme ; elles souffrent donc tour à tour de ce même amour ; néanmoins, à la fin, il y en a une qui se sacrifie (il fallait bien ça !) et tout finit pour le mieux. Ce film, est adroitement mis en scène, la photo est impeccable et l'interprétation est excellente ; il y a quelques longueurs mais néanmoins, ce film plaira beaucoup. Clara Kimball Jung exprime ce grand amour avec une sincérité peu commune et dans certaines scènes elle est très belle. Nous voyons également un atelier de peintre qui, comme décor, est très réussi.

SON ALTESSE GEORGES CACAO (Comédie, 305 mètres). — Ce film, réellement comique est ingénieux comme tout film burlesque qui se respecte ! A certaines scènes on rit de bon cœur et ce film fera la joie de la clientèle des matinées du jeudi des Etablissements cinématographiques (*Harry*).

UN DRAME AUX PAYS DES FOURRURES. — Film excellent qui joint à un scénario d'un intérêt réel l'attrait du plus beau des documentaires. On y voit, en effet, ce qu'est la vie des chasseurs de fourrures dans le nord du Canada.

La photographie des sites d'un pays admirable est particulièrement soignée, plusieurs scènes sont d'un intérêt impressionnant et l'on ne peut que louer l'émotion vraie qui se dégage de ce film.

CHOUCHOUTE (Comédie gaie en cinq parties, avec Olive Thomas).

Vous pourriez croire un instant que *Chouchoute* est une femme légère ou le surnom d'une jeune fille du monde. Pas du tout, il s'agit d'une poule, pas d'une « poule de Montmartre » comme disaient jadis les Sammies en goguette, mais d'un volatile, tout simplement.

En 1.500 mètres, oh, pas plus, on nous expose la vie et la mort de *Chouchoute* à laquelle on fait des funérailles imposantes.

Olive Thomas, dans le film, intervient mais n'a qu'un rôle secondaire, quant à *Chouchoute*, on la met en boîte, non, dans une couveuse. Et puis, c'est à peu près tout.

C'est un film très intéressant pour les matinées enfantines et bien fait pour plaire à M. et Mme Vandervelde, les auteurs de la fameuse loi sur la réglementation des représentations cinématographiques, en Belgique.

SUBTILITÉ FÉMININE (Grande comédie gaie en quatre parties). — La subtilité est-elle un défaut ? En allant voir ce film bien joué par une troupe ayant beaucoup d'entrain avec, à sa tête, Louise Huff, on pourra instruire à ce sujet.

Il n'est pas excessivement gai, mais il y a des situations drôles qui feront sourire, à défaut du rire sain et franc que les Charlot, les bons Charlot, savaient faire naître.

POUR UN CORSET (Comédie comique en deux parties).

Voici quelque chose de bien, de pas méchant, d'original et de vraiment gai.

Un mari est membre d'une ligue contre le port du corset. La jeune femme ne s'en souvient guère et se paie cette petite fantaisie dont miss Muriel (la jeune femme) pourrait fort bien se passer. Le mari s'en aperçoit, scène, brouille et raccommodage, mais après quelles aventures?... Tout ceci est joué dans un mouvement endiablé. C'est court, c'est drôle, c'est gai, gentil, pas bête. On s'amusera.

LE SIGNE DE ZORRO (Comédie avec Douglas Fairbanks). — C'est la dernière production de Douglas pour les « Big Four » avant les *Trois Mousquetaires*. On n'avait certainement pas besoin de nous le dire, nous l'avions bien vu. Douglas se préparant à tourner d'Artagnan a voulu voir ce qu'il donnait à l'écran dans un rôle de bretteur. Disons tout de suite qu'il a dû être satisfait, très satisfait.

Le Signe de Zorro, c'est le film tout à fait « public ». Douglas y joue le rôle d'un grand seigneur, Don Diego, né fatigué et celui de Zorro, une sorte de fantôme protecteur des faibles et qui marque avec son épée ceux qu'il punit d'une estafilade en forme de Z sur le visage.

Tel qu'il est, ce film a beaucoup plu ; il n'est pas trop long, même avec ses 2.000 mètres, et fourmille de petits détails qui, loin de nuire à l'action, lui donnent ce ton de comédie dans lequel les Américains excellent. Ce n'est rien et c'est énorme.

LES ROMANS-CINÉMAS

LA MAIN INVISIBLE (ÉDITION VITAGRAPH)

8^e épisode : *L'Affaire des Zibelines*. — Sharpe et les policiers parviennent à se tirer de danger. Les bandits ont pu se sauver, et, seule, Anne Crawford est restée entre les mains de la police. Elle parvient pourtant à s'enfuir. Quelques jours plus tard, un vol important a lieu chez les célèbres fourreurs Murdson and Co. Avec sa perspicacité habituelle, Sharpe a tôt fait de démasquer les coupables qui étaient des affiliés de la « Main invisible ». L'un des captifs donne au policier des renseignements suffisants pour arrêter le « Maître ». Mais Sharpe est capturé une fois de plus et sa vie est en danger.

NICK WINTER ET SES AVENTURES
(ÉDITION AUBERT)

8^e épisode : *L'Audacieuse Filature*. — Nick interroge William Styl qui affirme n'être pour rien dans l'enlèvement de la Gasparelli. Mais il ajoute que ce serait son droit, car la cantatrice est son épouse légitime.

Nick ne doute pas de sa sincérité appuyée de preuves probantes et continue son enquête. Il découvre qu'une maison meublée voisine de l'Alhambra est tenue par une tante de la Gasparelli et il prévoit un drame de famille.



On tourne.

M. ÉTIÉVANT va partir avec toute sa troupe, tourner en Angleterre *La Fille sauvage*, film tiré du roman de Jules Mary.

ON annonce les débuts à l'écran de l'athlète Paoli, dans le prochain film de M. Mercanton intitulé *Phroso*. Mme Jeanne Desclos, MM. Capellani et Charles Vanel en sont avec lui les principaux interprètes.

LE roman de Jean Aicard *Roi de Camargue* vient d'être filmé. Parmi la distribution; nous relevons les noms de MM. Charles de Rochefort, Jean Toulout, M^{lles} Elmire Vaultier et Claude Méréle.

Reverrons-nous M^{me} Robinne à l'écran.

ON annonce que M. Mouru de Lacotte a demandé à Mme Robinne d'interpréter le principal rôle de *Lady Tartufe*, film qui serait tourné au studio d'Épinay.

Informations.

UNE firme allemande vient, paraît-il, d'engager l'athlète italien Maciste pour tourner des films d'aventures.

BESSIE LOVE, Catherine Calvert et Bessie Bariscale viennent d'abandonner momentanément les projecteurs du studio pour les feux de la rampe.

Nous reverrons prochainement Creighton Hale, le sympathique Jameson des *Mystères de New-York*, dans un ciné-roman (encore !) en douze épisodes intitulé *Les Sept Perles*.

LE dernier film de Jackie Coogan intitulé *L. Peck's bad boy*, sera prochainement édité en France, paraît-il.

UNE nouvelle organisation pour la distribution des films américains en Angleterre vient d'installer ses bureaux à Londres sous la gérance de M. Arthur Levey. C'est « l'Associated Producers, Inc. », Société contrôlant l'exploitation des films tournés par MM. Thomas H. Ince, Maurice Tourneur, Allan Dwan, Mack Sennett, Parker Reed et Gardner Sullivan.

Ils y viennent tous !!!

LE général allemand Ludendorf vient d'être nommé président du bureau d'édition de scénarios créé par Hugo Stinnes. Des studios vont être construits à Postdam et le financier allemand a engagé 25 millions de marks dans cette affaire dont le capital est de 150 millions de marks.

Un nouveau Ciné à Paris.

UN magnifique établissement de deux mille places, vient de s'ouvrir à Paris, 86, av. Emile-Zola, près de la place Beaugrenelle.

Il a été construit par la *Société des Grands Cinémas Populaires*, dont le nom renferme tout un programme : vastes salles, dans des quartiers populaires, à des prix populaires.

Nous félicitons bien vivement la *Société des Grands Cinémas Populaires*, — qui vient de réaliser une tentative intéressante, ainsi que l'architecte M. Dechelette, et ses directeurs, nos amis, MM. Hatot et Andrieu.

Films de Tourisme.

IL se trouve encore des retardataires qui nient l'utilité des films de tourisme. Nous leur conseillons de méditer les lignes suivantes. Un de nos collaborateurs faisait récemment la merveilleuse excursion des gorges de la Cère, qui ne peut s'accomplir que par le train, puisque la rivière encaissée entre de hautes falaises n'est bordée que par la voie ferrée. Notre collaborateur avait pour compagnon de voyage, un Suédois, qui ne cessait de s'extasier sur la beauté du site. Ayant lié connaissance avec cet étranger, celui-ci déclara, au bout de quelques minutes :

« Je suis venu exprès en France pour admirer les gorges de la Cère. L'hiver dernier, j'avais vu dans un cinéma de mon pays, un film sur elles. Mon enthousiasme fut tel que je décidai de passer mes vacances en Auvergne. Je n'ai pas été déçu. »

Ainsi, voilà un homme que trois cents mètres de film ont conduit dans une région lointaine! Dire que les syndicats d'initiative hésitent encore à faire des frais nécessaires pour l'établissement de bandes de tourisme.

Un scénario de M. Clemenceau.

M. Clemenceau fut, ne l'oublions pas, un auteur dramatique de talent. Sa pièce *Le Voile du Bonheur* inspira même un musicien qui en tira un opéra-comique. Or, voici, paraît-il, que l'ancien président du Conseil aurait écrit le scénario d'une œuvre à tendances philosophiques. Mais nous ne verrons probablement jamais cette œuvre à l'écran. M. Clemenceau affirme, en effet, qu'en la composant, il n'eut d'autre souci que de s'amuser et il se refuse absolument à communiquer son manuscrit. Il prétend même qu'il l'a déchiré. C'est dommage, il y a beaucoup de maisons d'édition qui seraient disposées à faire des sacrifices pour l'acheter. La gloire de scénariste manquait au Père la Victoire.

Propagande Allemande.

LA section cinématographique spéciale du Ministère des Affaires étrangères allemand, vient de mettre en circulation un film consacré au problème de la Haute-Silésie et intitulé : *La Lutte pour la Terre natale*. Il a dépensé pour l'établissement de cette bande, une somme formidable. Deux mille figurants (que l'on prétendait silésiens) ont été mobilisés, pour donner plus de vie au film. Pendant ce temps, notre Ministère des Affaires étrangères tatonne toujours et en est encore à chercher sa voie. La propagande française par le cinéma n'aboutira que le jour où notre Ministère des Affaires étrangères voudra prendre lui-même l'affaire en mains. Telle qu'elle a été conçue, elle ne peut que donner des résultats médiocres. Loin de nous la pensée d'incriminer ici la bonne volonté de fonctionnaires zélés et désireux d'aboutir, mais nous sommes bien obligés de constater que personne ne fait rien pour abaisser les obstacles qu'ils trouvent sur leur route. Il serait cependant grandement temps d'agir. Ne nous endormons pas.

Changement de titre.

DANS notre numéro du 9 septembre dernier, au cours d'un article consacré à Catherine Calvert, nous avons annoncé que cette jolie artiste ferait prochainement une création sensationnelle dans un film de la VITAGRAPH, que nous aurons la bonne fortune d'admirer cet hiver sur nos écrans.

Or, le titre de ce film n'est pas *Le Pirate de la Mort*, ainsi que nous l'avions écrit, mais *Les Morts ne parlent pas*, adaptation d'un superbe roman de F.-W. Hornung, le populaire auteur de *Raffles*.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

Gwendoline. — Mille regrets, mais je ne puis faire ce genre de commission; 1° ce concours de photogénie masculine aura lieu dans six ou huit mois; 2° dans *Le Fils de la Nuit*, Elmire Vauthier avait le rôle de Sylvia de Gilmore.

Autha, Revel. — Satisfaction vous sera donnée très prochainement.

D. Alrivie, Bordeaux. — 1° nous vous ferons savoir la date de cette visite par la voie du journal, patientez; 2° Mmes Forzane, Princesse Doudjam, Jacqueline Arly, Berthe Dagmar, Lillian May, MM. de Rochefort, Boiville, Casella, Gilles et Louis Leubas, étaient les principaux interprètes d'Impéria. Les deux rôles de Pierre Legay et du docteur Herzélius Master étaient personnifiés par M. Armand Boiville.

César Sfaxien. — Elmire Vautier (Pascaline) et André Marnay (Julien Marsal), sont les protagonistes de *L'Homme aux trois masques*.

Chiappino, Vias. — Nous n'avons pas édité ce ciné-roman. Mille regrets.

Nous deux toujours! — Très original et bien compromettant votre pseudo!!! Je suis très touché de la sympathie que vous me portez; 1° avez-vous des rentes et du temps à perdre? Si oui, essayez... mais il ya beaucoup d'appelées, et bien peu d'élus, hélas! 2° l'interprète du *Fils de la Nuit*? Voyons, mademoiselle, lisez plus attentivement cette rubrique! Cela fait au moins la 100^e fois que je répète que c'est Fred Zorilla!... et ce n'est pas la dernière, malheureusement.

Mlle Poncet, Chalette. — Votre question n'est pas très claire! Voulez-vous me dire ce que vous entendez par : « Si pour l'étendue du cinéma, nous entreprenons les placements des nouveaux établissements cinématographiques »? **Aérienne.** — 1° patience, son tour viendra prochainement; 2° l'abbé Faria, du Comte de Monte-Christo, était M. Marc Gérard; 3° la vie privée de cet artiste ne nous appartient pas.

Mexico. — M. Louis Feuillade, studio Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris (19^e). Actuellement, le métier d'interprète de cinéma ne nourrit pas son homme et je ne vous conseille guère d'essayer! Il est vrai que si vous avez le feu sacré, vous ferez fi de mes conseils... Allez, bonne chance!

Raoul. — Le rôle de la Pâlotte, dans *Gigollette*, est interprété par la petite Christiane Delval. Ecrivez-lui à la Société d'Éditions Cinématographiques, 46, rue de Provence, à Paris.

Piédet, Le Vésinet. — Nous n'avons pas édité la photo de cet artiste qui, d'ailleurs, n'est que de second plan.

Ami du Ciné N° 114. — Il n'y a rien d'étonnant à cela, l'édition en France des films américains est tellement irrégulière!

Bras, Paris. — Patientez, ces artistes auront leur tour.

Bouzette. — 1° Julia Bruns est actuellement en tournée théâtrale dans les États-Unis, je ne puis donc pas vous donner son adresse; 2° Paul Guidé, Société d'Éditions Cinématographiques, 46, rue de Provence, à Paris.

Nell-Lit. — 1° Certaines compagnies indépendantes tournent au studio de la rue de l'Ouest, à Asnières; je ne puis vous dire s'il est occupé actuellement; 2° René Navarre dirige, à son studio de Nice, la réalisation d'un autre ciné-roman de Gaston Leroux, mais ne l'interprète pas; 3° je pense que ces photos vous seront retournées dédicacées.

Amie N° 297. — Votre lettre est très juste et vous aurez satisfaction : les lauréates de notre concours seront filmées par les soins de Natura-Film et le public des cinémas pourra également donner son avis, la Société des Grands Productions Cinématographiques s'étant chargée de faire défiler à l'écran les 10 concurrentes que nos lecteurs ont élues.

Ami du Ciné N° 544. — Bien que nous ayons supprimé l'obligation du découpage, votre scé-

nario est valable et vous pouvez nous l'envoyer dès maintenant; les manuscrits devront nous être remis avant le 30 septembre prochain.

Dilette. — Merci de votre charmante lettre qui m'a bien fait plaisir. 1° Votre premier paragraphe est d'ordre tout à fait... fantaisiste! et je ne puis y répondre... à mon plus vif regret; 2° *Le Père Goriot* a été tourné par Jacques de Baroncelli. Ce film sera, sans doute, présenté prochainement par l'Agence Générale Cinématographique; 3° si Iris écrira dans l'Almanach de *Cinémagazine*? Que voulez-vous qu'il dise? Le poids de tel artiste? sa hauteur? la couleur de ses yeux? de ses cheveux? s'il est marié?? Au fait, ce n'est pas une mauvaise idée et vous avez peut-être bien raison! — C'est un véritable travail que de décaucher vos enveloppes, ne pourriez-vous pas changer de papier à lettre, s'il vous plaît? Merci à l'avance, Mlle Dilette.

Alice P..., Montbrison. — Tous nos remerciements pour l'intérêt que vous portez à notre revue.

Babounette. — 1° Pour exercer cette profession, il faut être débrouillard et énergique; une solide instruction ne peut pas nuire, mais je crains que vous ayez beaucoup de difficultés à vous faire agréer par un directeur d'une revue ou magazine quelconques; 2° pourquoi vous découragez ainsi? Essayez toujours, peut-être votre scénario, répond-il aux exigences de notre jury? Les manuscrits devront nous être remis avant le 30 septembre prochain; dépêchez-vous, Mlle Babounette!

Eriam Lodd. — 1° Je ne vois pas un système pratique pouvant vous donner satisfaction; 2° cette firme m'est totalement inconnue et dans votre intérêt, il serait prudent de la voir à l'œuvre avant de vous engager dans des négociations plus ou moins précieuses...

Je l'admire. — Léon Mathot, 47, avenue Félix-Faure, Paris.

Dilette. — 1° Je ferai tout mon possible pour vous satisfaire; 2° peut-être bien que oui... peut-être bien que non!; 3° dans *Le Père Goriot*, Gabriel Signoret a Andrée Brabant pour partenaire.

Marcel. — Ed. Mathé, Michel Biscot, Sandra Milowanoff, Fernand Herrmann, Jane Rollette, Charpentier et Blanche Montel sont les principaux interprètes de *L'Orpheline*, le prochain ciné-roman de Louis Feuillade, dont le premier épisode sortira le 14 octobre.

Chéri-Bibi. — Mais non, *Rose de Nice* n'est pas un ciné-roman. Ce film, composé par G. Dumestre et réalisé par MM. Chaillot et Ryder, a pour interprètes : Ivan Hedquist, Suzanne Delvé, Jean Dax, Paulette Ray, Renée Carl, Thérèse Kolb et Rieffler.

Marcel. — 1° Mais oui, Fernand Herrmann est marié avec une artiste de théâtre; 2° la bande est impressionnée en deux fois.

René L. Balan. — 1° Mais oui, nous avons quelques Amis du Cinéma à Sedan; d'ailleurs, nous publierons la liste de tous nos « Amis » dans un prochain numéro.

A. de C..., N° 466. — Bout-de-Zan a une quinzaine d'années et se nomme en réalité Dupré; adresse, aux bons soins de la Gallo-Film, 3, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly-sur-Seine.

La Esmeralda. — Amleto Novelli est un artiste italien; vous avez pu le voir dans *Le Maître de Forges*, *La Pieuvre*, *Tzigane*, etc.

Un W. Baluchet en herbe. — Il n'y a pas d'âge pour débiter au cinéma, vu que l'on a besoin d'interprètes de tout âge. Cette carrière est bien encombrée et vous aurez beaucoup de mal pour arriver à un résultat, si minime soit-il. Faites vos offres de service directement aux producteurs.

Les Romans de Cinémagazine

LE GRAND JEU

--- ROMAN-CINÉMA ---
 --- EN 12 ÉPISODES ---
 ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Le FAUVE de la SIERRA

--- ROMAN-CINÉMA ---
 --- EN 12 ÉPISODES ---
 ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Chaque Volume in-8°, orné de nombreuses
 photographies, avec Couverture en 2 couleurs

Prix franco : 2 fr. 50

En Préparation :

L'Almanach du Cinéma

Publié sous la Direction de Jean PASCAL et Adrien MAITRE

J.-L. CROZE, Rédacteur en Chef

Tous les intéressés sont invités à nous envoyer, dès maintenant, les renseignements artistiques, industriels et commerciaux les concernant.

Nos lecteurs trouveront, dans cet Almanach, tous les renseignements pratiques qui peuvent les intéresser, tels que :

Maisons d'Éditions Françaises et
 Étrangères avec leurs Marques de
 Fabrique.

Loueurs, Importateurs et Expor-
 tateurs.

Auteurs-Scénaristes.

Metteurs en scène.

Opérateurs de prise de vues.

Biographies illustrées, Contes, Nouvelles et Fantaisies,

par Colette, Max Linder, Signoret, René Jeanne, Guillaume Danvers, etc., etc.

Cette publication qui s'adresse autant au public, qu'aux professionnels, sera
 très abondamment illustrée.

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

Ces photographies du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Prix de l'unité : 1 fr. 50 (au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

| | |
|-------------------------|------------------------|
| Alice Brady | Antonio Moreno |
| Catherine Calvert | Mary Miles |
| June Caprice (2 photos) | Alla Nazimova |
| Dolorès Cassinelli | Wallace Reid |
| Charlot (2 photos) | Ruth Rolland |
| Bébé Daniels | William Russel |
| Priscilla Dean | Norma Talmadge (2 ph.) |
| Régine Dumien | Constance Talmadge |
| Douglas Fairbanks | Olive Thomas |
| William Farnum | Fanny Ward |
| Fatty | Pearl White (2 photos) |
| Margarita Fisher | |
| William Hart | |
| Sessue Hayakawa | |
| Henry Krauss | |
| Juliette Malherbe | |
| Mathot (2 photos) | |
| Tom Mix | |

Dernières Nouveautés :

Andrée Brabant
 Irène Vernon Castle
 Huguette Duflos
 Lilian Gish
 Gaby Deslys

Le tirage des photos demande beaucoup de temps,
 aussi les commandes ne peuvent être servies que
 dans l'ordre de leur réception.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60, avenue de la Motte-Picquet
 Métro : La Motte-Picquet-Grenelle
 Téléphone : Saxe 65-03
 Direction artistique : G. MESSIE
 Grand orchestre Symphonique : A. LEDUCQ.

Programme du 30 septembre au 6 octobre 1921

PATHÉ-JOURNAL, actualités mondiales
LES USINES DU CFEUSOT, documentaire
GÈNES ET SES ENVIRONS, voyage
CHANTILLY ET REIMS EN AÉRONEF, plein air
LE SEPT DE TRÉFLE, de Gaston Leroux,
 3^e épisode : **La princesse Irène**
LES QUATRE DIABLES, drame sensationnel
LE VOILE DU MENSONGE
 Comédie dramatique avec Dolcès Cassinelli.
MÉNAGE DE CHIENS, comique
 Interède : **Linda et Lip**, acrobates comiques excentriques
 Tous les jeudis et samedis à 14 h. 30 : Matinées spéciales,
 (Cartes de famille et militaires : 1 fr. par place).

La semaine prochaine :

LA PERLE DE BICOALWAY, avec Margarita Fisher,
 et **CŒUR DE VINGT ANS**, avec June Caprice.

COURS GRATUITS ROCHE O I
 35^e année. Subvention min. Instr. Pub. Cinéma,
 Tragédie, Comédie, Chant, 10, rue Jacquemont
 (N-S. : La Fourche), Reçoit le Dimanche, 2 à 4 h.

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, Rue de Bondy - Nord 67-52

PROJECTION ET PRISE DE VUES

PHOTOS ARTISTIQUES, émail couleurs, portraits per-
 sonnels, ravissants tableaux,
 intérieurs tous sujets. — Liste et prix sur demande à
 J. BLEUSE, 22, rue d'Alger à Saint-Quentin.

AVIS

Nos abonnés nouveaux sont priés d'indiquer bien
 lisiblement de quel qualificatif nous devons faire
 précéder leur nom : Monsieur, Madame ou Made-
 moiselle.

Nous conseillons en outre à nos lecteurs ou abonnés
 qui ont à nous envoyer une somme d'argent, d'em-
 ployer comme mode de paiement le chèque postal
 (N° 309-08), s'ils sont en France ; et le mandat-
 carte international s'ils habitent l'étranger.

Cinémagazine est en vente chez tous les marchands
 de journaux, dans toutes les bibliothèques des gares,
 et chez tous les libraires, qui sont également qualifiés
 pour recevoir les abonnements.

Toutes les demandes de changement d'adresse
 doivent être accompagnées de la somme de 1 franc en
 timbres ou billets.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs et abon-
 nés les titres et tables des 1^{er} et 2^e trimestres de Ciné-
 magazine, au prix de 0 fr. 50 pour chaque trimestre.

MARIAGES HONORABLES riches et
 de toutes Conditions, Facilités
 en France, sans rétribution
 par œuvre philanthropique
 avec discrétion et sécurité. Ecrire **REPertoire PRIVE**
 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine)
 *Répon. e sous Pli Fermé sans *igne Extérieur).

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :
 MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

*Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
 Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
 Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
 Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
 Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :*

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

NOUS filmons TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.
TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont PARTOUT.

N° 37. — 30 Septembre 1921

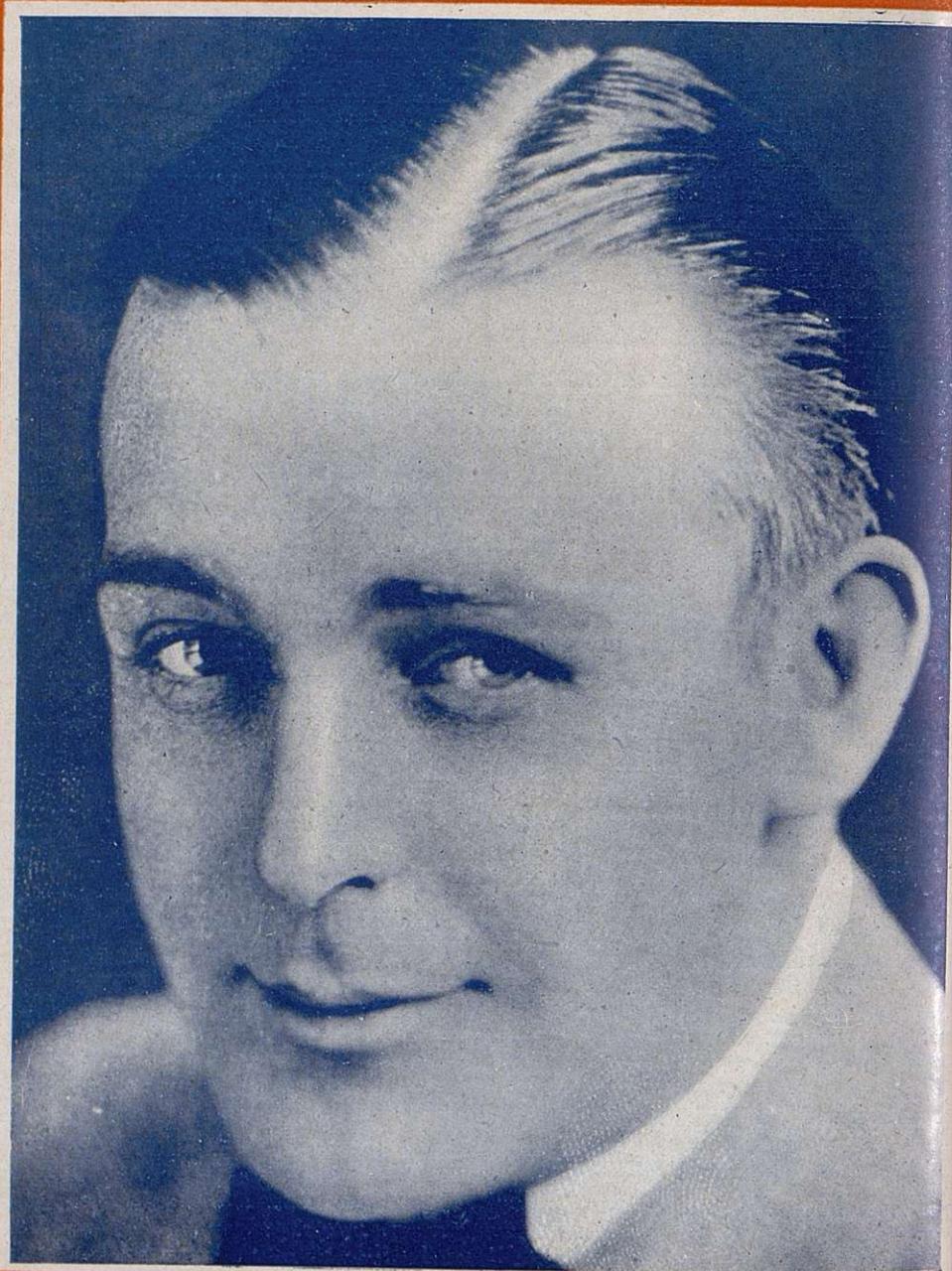
L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro
le 6^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



WALLACE REID

CLICHÉ PARAMOUNT